

LES
PETITS BÉARNAIS.

Je ne reconnaîtrai pour authentiques que les Exemplaires qui porteront ma signature, et je poursuivrai les contrefacteurs.

A. Eymery

DE L'IMPRIMERIE DE ET. IMBERT.



Elle apprend que leur fortune est détruite.

PETITS BÉARNAIS,

OU

LEÇONS DE MORALE

convenables à la Jeunesse;

PAR Mme JULIE DELAFAYE (BRÉHIER),

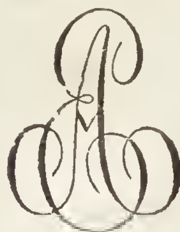
auteur des *six Nouvelles de l'enfance*, etc.

DEUXIÈME ÉDITION.

Il en est des connaissances comme des bienfaits : donner c'est acquérir ; en enseignant nous apprenons.

YOUNG. 2e *Nuit.*

TOME PREMIER.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, nº 30.

1820.

A mon Père.

En te dédiant cet Ouvrage, ô mon Père ! je te rends ce qui t'appartient; ce sont tes propres leçons que je présente aux jeunes gens. Si pour leur proposer un digne modèle, j'osais leur peindre toutes les rares qualités qui te distinguent... Mais ton éloge, quelque fondé qu'il fût, paraîtrait suspect dans ma bouche : on le regarderait plutôt comme une suite naturelle de mon affection, que comme une simple justice que mon cœur saisit l'occasion de te rendre. Que j'aie, au moins, la douceur de te répéter ce que tu sais déjà si bien ! c'est qu'il n'est point de Père

plus tendrement chéri que toi; c'est que ta fille est à la fois heureuse et fière de te devoir le jour. Tes sages conseils me dirigent dans mes travaux, ton approbation m'encourage. Mon cœur n'ambitionne des succès qu'afin que tu t'en applaudisses; et je ne termine jamais une page dont je sois satisfaite, sans me dire aussitôt avec une joie délicieuse : Mon Père sera content de moi.

JULIE DELAFAYE, *née* BRÉHIER.

PRÉFACE.

IL y a quatre ans que je disais, en publiant les six Nouvelles de l'enfance : *Trop ignorante pour instruire la jeunesse, je n'ai cherché qu'à l'amuser.* Aujourd'hui, sans me croire beaucoup plus savante, j'ose cependant entreprendre de mêler quelque instruction à mes fictions morales. Tantôt j'offre à mes jeunes amies des conversations, ou des historiettes gaies ou tristes, graves ou enfantines, selon le personnage qui parle; tantôt

je les entretiens de botanique et d'histoire naturelle, sciences sublimes, intéressantes à tout âge, et que j'aime avec passion. J'ai pensé qu'il m'était permis, dans un ouvrage destiné à former les mœurs, de dire quelque chose d'une étude pleine d'attraits, qui, en nous découvrant les rapports et l'harmonie établies entre tous les êtres, épure notre âme, et l'élève jusqu'au suprême Auteur de tant de merveilles. Je n'ai cependant point la prétention de donner mon livre comme un ouvrage élémentaire; s'il s'y glisse par-ci par-là un peu d'instruction, elle n'y paraît que comme amenée au hasard par le

sujet. Je me contente d'inspirer à la jeunesse le goût des sciences, en les lui montrant avec tous leurs charmes. Ce sont des fleurs que j'ai cueillies dans mes loisirs, et que je lui présente pour l'exciter à une plus ample moisson.

Tant de livres nous offrent la description des animaux étrangers, que j'ai cru devoir attirer de préférence l'attention de mes jeunes lecteurs sur les animaux indigènes, en leur donnant une idée de leurs mœurs. En général on dédaigne trop ce qui est près de soi. Nous connaissons tous l'histoire de l'aigle, de l'autruche, etc., et nous ignorons assez

communément ce que deviennent pendant l'hiver la plupart des oiseaux qui passent l'été au milieu de nous. Demandez au premier écolier, il vous expliquera les habitudes de l'éléphant, du lion, du rhinocéros, et de tous les animaux féroces de l'Asie et de l'Afrique; tandis que les mœurs des animaux de son pays, même des animaux domestiques, lui sont inconnues. Au reste, je n'ai fait, comme je l'ai dit, qu'indiquer cette agréable étude : seulement j'ai pris soin de ne pas faire de citations erronées, ou même hasardées, sachant bien de quelle importance il est de ne jamais laisser prendre aux

enfans des notions fausses des choses, des temps ou des lieux. C'est pourquoi je ne parle d'aucunes sortes de curiosités, soit naturelles, soit relatives aux arts, que sur la foi d'écrivains célèbres et devenus classiques, tels que Buffon et Valmont de Bomare, ou d'auteurs accrédités, tels que Marmontel, Dupaty, Dussault, Vosgien, etc. En indiquant les sources où j'ai puisé, je suis dispensée de charger de notes un ouvrage qui par sa nature n'en comporte guère.

Mon livre n'est donc point un plan raisonné d'éducation, mais une suite de tableaux où les prin-

cipes de la morale sont tracés avec des couleurs variées; et j'aurai atteint le seul but que je me suis proposé en l'écrivant, si j'ai conduit mes jeunes lecteurs à l'amour de la vertu et des sciences par le chemin du plaisir et de la curiosité.

LES

PETITS BÉARNAIS.

CHAPITRE PREMIER.

Les revers de fortune. — La maison de Coaraze.

MAMAN, dit Adrienne en entrant dans la chambre de madame Albert, je viens d'achever de dessiner une tête de vieillard; comment la trouvez-vous?

Madame Albert ne put retenir un cri de surprise et de joie, en reconnaissant la figure de son père, M. Léopold, qu'Adrienne avait copiée sur un portrait peint à l'huile. Ses yeux se remplirent de larmes, elle serra tendrement sa fille contre

son cœur pour la remercier du plaisir qu'elle lui procurait.

— Tu as fait cet ouvrage bien secrètement, ma chère enfant, lui dit-elle.

— Je voulais vous surprendre, maman, répondit Adrienne. Ma sœur Isabelle était du complot, elle faisait le guet pendant que j'étais au travail ; je vous assure que je ne perdais pas de temps. L'idée de la douce surprise que je vous préparais, me donnait un courage extrême.

— En effet, elle a été bien douce, dit madame Albert en s'essuyant les yeux. Voilà bien l'aimable physionomie de mon père, ses regards doux et spirituels...., sa bouche qui semble prête à sourire.... Tiens, Adrienne, je suis un mauvais juge de pareils dessins, le plaisir que j'éprouve à regarder cette figure m'empêchera toujours d'en apercevoir les défauts.

— Ah ! ma chère maman, que je suis heureuse d'avoir eu cette pensée ! maintenant il me tarde que mon grand-père

vienne à Bordeaux ; je lui présenterai ce portrait comme je viens de le mettre sous vos yeux, pour essayer s'il s'y reconnaîtra lui-même. Mais dites-moi, ma chère maman, ne parle-t-il pas de quitter bientôt son vilain Béarn ?

— Le Béarn n'est pas un vilain pays, Adrienne ; il est, au contraire, fort pittoresque. Ne te souvient-il plus du dernier voyage que nous y avons fait ?

— Je me le rappelle fort peu, maman. Il y a sept ans de tout cela ; j'avais à peine huit ans. Je crois cependant me souvenir qu'il y a beaucoup de rivières et de montagnes, des ponts étroits et élevés au-dessus des précipices qui me causaient une grande frayeur à traverser.

— Voilà justement ce que j'aime, s'écria Isabelle qui venait d'entrer dans l'appartement et qui avait entendu les dernières paroles de sa sœur. Des torrens qui bouillonnent, des rochers qui s'écroulent, des vents impétueux qui déracinent les vieux arbres...

— Finis donc, Isabelle, interrompit Adrienne, tu me glaces d'épouvante avec tes descriptions.

— Tu conviendras au moins que ces grands objets sont dignes d'admiration, poursuivit Isabelle; on aime la terreur qu'ils inspirent. C'est ce que je ressentais hier soir en écoutant cette relation d'un voyage en Afrique que mon père nous lisait. Il me semblait voir cette mer de sable, ces rochers stériles; je croyais entendre le rugissement des lions, que l'auteur nous représente roulant comme le tonnerre d'échos en échos, dans ces vastes et profondes solitudes.... Ah! qu'on est heureux de voyager!

Madame Albert sourit en voyant s'exalter la jeune imagination d'Isabelle; ensuite ramenant son attention sur le portrait, elle engagea Adrienne à le porter sur le bureau de M. Albert, afin qu'en revenant de *la Bourse*, où elle le supposait alors, il pût jouir, à son tour, de l'agréable surprise qu'elle venait d'éprouver.

Cette idée plut beaucoup à la jeune dessinatrice, elle se mit aussitôt à l'exécuter. La porte du cabinet était entr'ouverte; Adrienne, en s'en approchant, vit son père à demi renversé sur son fauteuil, le visage pâle et défait. Frappée du désespoir dans lequel il paraissait être, Adrienne se retire doucement, et court se jeter tout en larmes entre les bras de sa mère.

— Qu'as-tu, ma fille? s'écrie madame Albert alarmée.

— Ah! maman, mon père a quelque grand sujet d'affliction : il a l'air abattu; son visage est tout défiguré.

— O ciel! est-il possible?

Madame Albert se rend aussitôt auprès de son époux. Elle l'interroge avec tendresse; ses yeux sont déjà baignés de pleurs. M. Albert cherche à lui dissimuler ses peines, il essaie de prendre un air tranquille; mais la douleur est peinte dans tous ses traits. Madame Albert le supplie de ne rien lui cacher; elle est

prête à tout supporter avec courage ; enfin elle apprend que la fortune de M. Albert, qui est négociant, vient d'être entièrement détruite, et que l'honneur de son époux se trouve compromis. Trois banqueroutes arrivées presqu'en même temps sont la cause de ce désastre, qui ne peut rester long-temps secret.

Madame Albert eut besoin de rassembler toutes ses forces, pour supporter ces nouvelles accablantes, et surtout l'état de découragement où elle voyait son époux, et pour lui donner quelques consolations. La perte de la fortune est peu de chose au prix de celle de l'honneur. Ils résolurent de vendre tout ce qu'ils possédaient ; mais cette ressource n'était pas suffisante pour mettre leur réputation à couvert. Madame Albert proposa de s'adresser à M. Léopold, dont elle était la fille unique.

— Eh ! quoi? reprit douloureusement son époux, puis-je le priver sur ses derniers jours d'une fortune qu'il a augmentée

par ses sueurs? Après avoir parcouru pendant cinquante ans la carrière qui me devient aujourd'hui si funeste, il se repose avec sécurité, honoré de l'estime de ses concitoyens; est-ce à moi à troubler sa paix, à lui imposer des privations? Ne t'a-t-il pas donné une grande partie de sa fortune?

Madame Albert n'avait rien à répondre à de si justes réflexions. Des cris de joie vinrent les interrompre; c'était la voix de leurs enfans. M. et madame Albert pensèrent que l'heure de la récréation les rassemblait pour se livrer aux amusemens de leur âge. Ils soupirèrent en songeant au triste sort qui les attendait, et continuaient de s'entretenir de leur malheureuse position, lorsqu'une personne entra dans le cabinet. C'était M. Léopold. Sa fille ne songea, en ce moment, qu'au plaisir de l'embrasser. Il la serra contre son cœur, et tendit la main à M. Albert qui la baisa avec respect.

— Mes chers enfans, dit M. Léopold,

vous ne comptiez pas sur ma visite. J'ai voulu profiter de la beauté de la saison, et je suis parti presque aussitôt que j'en ai eu formé le projet; mais il me semble que vous êtes tristes..... Ma fille, tu as pleuré.... et vous aussi, mon cher Albert! D'où vient cette affliction? manque-t-il quelque chose à votre bonheur?

— Mon père, dit madame Albert en jetant un regard timide sur son époux, puisque vous êtes près de nous, que peut-il nous manquer?

— Quoi! reprit M. Léopold, est-ce ainsi que l'on m'aime? Vous avez des peines et je les ignore? et vous voulez me les dissimuler! S'il n'est pas en mon pouvoir de vous consoler, ne puis-je pas au moins m'affliger avec vous?

— Nous ne doutons pas de votre affection, ajouta M. Albert; mais votre repos nous est cher, et nous craignons de le troubler.

— Voilà qui est fort mal raisonné, s'écria M. Léopold en frappant de sa

canne contre le plancher. La véritable affection n'est pas si délicate; elle juge du cœur des autres par le sien, et confie ses chagrins avec la même franchise qu'elle partage ceux de ses amis.

Quelque résolution qu'eût prise M. Albert, il fallut tout avouer à ce bon père. Lorsqu'il fut instruit de la triste situation de leurs affaires, il versa quelques larmes.

— Ingrats! leur dit-il, comment pouviez-vous respecter mon repos aux dépens de votre honneur? Croyez-vous que j'en eusse pu jouir! Je rends grâce à Dieu qui m'a inspiré le dessein de venir ici! Il n'y a point à balancer entre la fortune et la réputation : conservez l'une intacte, et sacrifiez l'autre. Ce qui me reste vous appartient.

Les deux époux tombèrent aux pieds du généreux vieillard, qui retrouva dans cette circonstance toute l'activité de sa jeunesse; il sauva l'honneur de son gendre, et conserva à sa famille le domaine qu'il habitait dans le Béarn, tout près du village de

Coaraze, sur les frontières du Bigorre. Ce domaine, qu'il tenait de ses ancêtres, et qui fut toujours l'objet de son affection, était assez grand et assez beau pour y faire vivre avec aisance M. et madame Albert, avec leurs six enfans, Adrienne, Casimir, Isabelle, Hypolite, Charlotte et Alexis : ce dernier n'avait encore que sept ans ; Adrienne était l'aînée.

Cette famille partit de Bordeaux au mois de mars avec M. Léopold, emportant les regrets de leurs amis et l'estime de tout le monde : on admira des personnes honnêtes qui, pour ne pas manquer à leurs engagemens, s'étaient dépouillées de leurs richesses.

La maison de M. Léopold était bâtie dans le goût ancien, et ressemblait à un vieux château : elle avait deux ou trois colombiers en forme de tourelles. Les murs en étaient noircis par le temps, et tapissés en plusieurs endroits d'un lierre fort épais. Le dedans de la maison répondait à l'extérieur. Quelques chambres n'é-

taient éclairées que par des fenêtres étroites, dont les petits vitrages se trouvaient réunis par de minces bandes de plomb. Des tapisseries à grands personnages, quelques meubles anciens et chargés de dorures en composaient tout l'ornement. Il y avait loin de cette maison à celle qu'habitaient à Bordeaux M. et madame Albert, et qui pouvait passer pour un chef-d'œuvre d'élégance et de goût.

Les enfans se promenaient dans ces sombres et vastes appartemens avec une surprise mêlée de dédain, pendant que leurs parens se reposaient du voyage, et qu'Adrienne aidait la vieille femme de charge de M. Léopold à ranger les effets les plus fragiles.

— Ah ! mon Dieu ! la vilaine maison ! disait Charlotte.

— Quelle grande cheminée ! s'écriait Alexis.

— Messieurs, reprit Hypolite, vous n'avez pas remarqué ces petites fenêtres, et tous ces petits vitrages garnis de plomb.

— Je les ai vus, répliqua Isabelle, et bien loin de les trouver désagréables, ils me plaisent comme tout le reste, par un certain air d'antiquité qui m'inspire du respect. Il me semble que je suis dans un de ces vieux châteaux où les chevaliers errans recevaient l'hospitalité, lorsque la nuit les surprenait aux environs.

HYPOLITE.

A merveille! Ce petit pâtre qui soufflait dans une corne de bœuf pour appeler ses chèvres, au moment où nous entrions dans l'avenue, t'aura paru aussi sans doute le nain qui annonçait notre arrivée?

CASIMIR.

Ma foi, Isabelle, si tu continues à penser d'une façon aussi étrange, nous te verrons quelque jour monter sur une blanche haquenée, et galopper par monts et par vaux, comme cette princesse de l'Arioste qui suivait le chevalier Brandimart, la belle.... C'est dans l'histoire de

Roland furieux, la belle.... Aide-moi donc, Hypolite.

HYPOLITE.

Qu'importe le nom ?

CASIMIR.

Mais je voudrais me le rappeler....; la belle Fleur-de-Lis.

JSABELLE.

O l'heureuse mémoire, qui met un lis à la place d'une épine !

CASIMIR.

Tu as raison, c'est Fleur-d'Epine que je voulais dire. Au reste, cette petite erreur ne signifie rien, c'est une bagatelle.

ISABELLE.

Oh! sans doute; mais j'ai remarqué que tu commets souvent de petites erreurs de ce genre. Par exemple, l'autre jour on te demandait le nom de cet orateur qui, pour s'habituer à parler en public, allait s'exercer au bord de la mer, afin que

le bruit des flots le familiarisât avec celui du peuple d'Athènes rassemblé. Ce nom seul aurait dû te mettre sur la voie ; mais sans te donner le temps d'y réfléchir, tu t'écrias étourdiment que c'était Cicéron.

CASIMIR.

Je voulais dire Démosthènes.

ISABELLE.

Tu voulais toujours dire ce que tu n'as pas dit. Et cet autre jour où mon père, en nous parlant de l'expédition des Grecs devant les murs de Troie, interrogea Hypolite sur la situation géographique de cette ville. Tandis que celui-ci cherchait sur la carte de l'Asie mineure, entre la mer Noire et la mer Méditerranée, la ville de Smyrne bâtie tout près des ruines d'Ilion ; toujours empressé de répondre, tu nous assuras que cette ville se trouvait en Champagne, sur les rivages de la Seine.

HYPOLITE.

Je me souviens même que nous en rîmes beaucoup.

ISABELLE.

Pour Hypolite, il se serait bien gardé de répondre au hasard ; son petit orgueil est tellement circonspect, qu'il aime mieux rester ignorant que de le paraître.

HYPOLITE.

Isabelle-Fleur-d'Epine se venge assez bien de nos plaisanteries.

Casimir, qui s'était avancé un moment sur l'escalier, revint précipitamment, et s'adressant à Isabelle :

— Oh ! pour le coup, lui dit-il, je ne doute plus que ce manoir n'ait servi d'asile aux Amadis ; je viens de rencontrer Urgande la déconnue, ou la fée Urgèle.

ISABELLE.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

CASIMIR.

Chut ! le voici.

Cette prétendue fée était la vieille Bibiane, femme de charge de M. Léopold,

respectable personne qui le servait fidèlement depuis quarante années. Elle était habillée comme les paysannes du Bigorre, avec le petit capulet rouge sur la tête. Sa vivacité contrastait singulièrement avec son âge. Elle fit une petite révérence aux enfans, dont la plupart lui tournèrent le dos pour se mettre à rire. Casimir lui rendit son salut d'un air grave et moqueur, qui redoubla encore la gaieté de ses frères et de ses sœurs. Bibiane, un peu troublée de cette réception, se hâta de sortir de l'appartement. Aussitôt les ris éclatèrent sans contrainte. Casimir se mit à copier les manières de la bonne gouvernante, et n'aurait pas terminé de sitôt ce jeu condamnable, sans l'arrivée d'Adrienne, qui le surprit.

— Fort bien, Casimir, lui dit-elle; vous choisissez là de dignes sujets d'amusement ! Maintenant, pour achever la vérité de votre tableau, venez avec moi voir pleurer cette pauvre Bibiane, que vous avez si cruellement mortifiée.

CASIMIR.

Comment, elle pleure?

ADRIENNE.

Cette respectable femme, habituée à jouir de l'estime que sa bonne conduite lui a acquise, et pour qui notre grand-père lui-même a beaucoup d'égards, n'a pu supporter vos moqueries. Cependant, au lieu d'aller s'en plaindre à nos parens, elle est revenue près de moi, fondant en larmes.

ISABELLE.

Pauvre Bibiane ! que j'ai de regrets d'avoir ri !

HYPOLITE.

Pour moi j'ai ri si bas qu'elle n'a pas dû m'entendre.

ALEXIS.

C'est Charlotte qui a ri le plus fort.

CHARLOTTE.

Je ne pouvais pas m'en empêcher ; Casimir avait l'air si plaisant en lui rendant

son salut ! C'est lui qui est cause de tout cela.

ISABELLE.

Ne nous excusons point aux dépens les uns des autres : si nous n'eussions pas ri, Casimir ne se serait point moqué. En vérité, Adrienne, je veux aller avec toi embrasser cette pauvre Bibiane.

CHARLOTTE.

Et moi aussi.

ALEXIS.

Je vais lui porter une orange pour la consoler.

CASIMIR.

Allons-y tous.

HYPOLITE.

Je n'ai fait que sourire ; si j'y allais ce serait me déclarer coupable : je reste.

CASIMIR.

C'est-à-dire que tu veux passer pour le plus sage?

HYPOLITE.

C'est-à-dire que je n'ai pas envie de m'humilier sans raison.

ADRIENNE.

Bibiane n'a point remarqué que tu fusses plus retenu que les autres, Hypolite; d'ailleurs, il ne faut que des caresses à cette pauvre femme, et cela ne coûte guère envers quelqu'un que l'on a offensé.

HYPOLITE.

Dans ce cas elles seraient toujours une réparation, et je n'en ai point à faire.

—Comme tu voudras, reprit Adrienne; et elle s'éloigna suivie des autres enfans. Ils trouvèrent en effet Bibiane qui pleurait. Ils se jetèrent tous à son cou, et firent aisément leur paix avec elle. Aucun de ces enfans n'avait le cœur mauvais, pas même Hypolite, qui était resté plutôt par amour-propre, que par insensibilité. L'amour-propre, qui est utile en soi lorsqu'il est bien dirigé, finit par devenir un grand défaut dans le cas con-

traire. Il maîtrise le cœur avec tant de force, qu'il triomphe même de ses meilleures qualités, lorsqu'elles lui opposent quelque résistance, et c'est alors qu'il devient de l'orgueil. Hypolite passa pour un mauvais cœur dans l'esprit de Bibiane ; dès ce moment elle l'aima toujours moins que les autres.

Cette petite aventure rendit nos enfans plus réservés à l'égard de Manuello, grave Espagnol, mari de Bibiane, et valet de chambre ou plutôt valet de confiance de M. Léopold. Sa figure longue et olivâtre, son maintien composé, ses discours sentencieux n'eussent point échappés au railleur Casimir. Je dois même avouer qu'il ne put s'empêcher d'en rire et de l'imiter en secret, tant il est difficile de se débarrasser promptement de ses défauts ; mais il prit bien garde à n'être entendu ni de lui, ni de sa femme, afin de ne les affliger ni l'un ni l'autre.

CHAPITRE II.

La chute dans le ruisseau.—M. Silvère.

On s'étonnera peut-être de la description que j'ai faite de la maison de M. Léopold, après ce que j'ai dit plus haut qu'elle avait toujours été l'objet de sa prédilection. Telle qu'elle était, il la trouvait fort agréable. Ses pères l'avaient habitée, il y était né lui-même; c'est un attrait bien puissant que celui des souvenirs de l'enfance et des personnes auprès de qui elle s'écoula paisiblement. Des meubles modernes, une nouvelle distribution des appartemens auraient troublé ces doux souvenirs, ils les auraient peut-être détruits tout à fait, et le plaisir des yeux aurait remplacé celui du cœur. M. Léo-

pold était trop sensible pour n'en pas apprécier toute la différence. Les vieux meubles, les grandes cheminées, les petites fenêtres ne choquaient nullement ses regards, habitués à les voir ainsi. Il savait bien que tout cela n'était plus de mode à Bordeaux; mais il ne s'en inquiétait point à Coaraze.

— Mes bons amis, disait-il à ses petits-enfans en les promenant de salle en salle (car il s'était bien aperçu que sa maison leur paraissait extraordinaire), les objets ont quelquefois un aspect bien différent aux yeux de ceux qui les regardent, et cela parce que tous n'y attachent point les mêmes idées. Cette fenêtre qui vous paraît si ridicule par son peu de largeur, relativement à la pièce qu'elle éclaire, me rappelle à moi un souvenir bien doux C'est de là que mon père me nommait tous les endroits qu'on découvre de cette maison. Ne pouvant nous y tenir tous deux commodément, il me prenait entre ses bras, et ne me quittait jamais sans me donner

un baiser. En regardant cette grande cheminée, je crois y voir encore toute ma famille rassemblée à l'entour. Ma mère était assise dans ce large fauteuil de velours vert; mes frères et moi nous nous amusions à chercher des ressemblances dans ces figures de tapisseries; et lorsque votre mère n'était pas plus grande qu'Alexis, je l'ai fait sauter souvent de dessus ces hautes commodes sur le plancher. Vous voyez, mes amis, combien de souvenirs respectables tiennent à des objets qui, en apparence, n'annoncent qu'un manque de goût. Il ne faut jamais se hâter de blâmer ce que les autres affectionnent, dans la crainte d'être injuste envers quelque louable sentiment.

M. Léopold leur fit ensuite remarquer que la maison était vaste et commode, qu'il n'y manquait rien d'utile, et que l'exposition en était admirable. De presque toutes les fenêtres on découvrait la plaine et les montagnes du Bigorre, le lac de Lourdes, le gave de Pau, le riche

vallon d'Argélès, les montagnes de Cauterès, d'Azun, de Barèges, et le pic de Solon, dont la pointe se perd dans les nuages.

M. Léopold s'était particulièrement occupé de l'amélioration des terres et de l'agrandissement des jardins. Il n'y en avait pas de plus beaux dans tout le Béarn. L'un était consacré aux plantes potagères; une agréable symétrie s'y faisait partout remarquer à côté de l'abondance. L'autre jardin servait de promenade; on y avait planté de longues charmilles qui formaient un rideau impénétrable aux rayons du soleil. Des statues les embellissaient de distance en distance. Là, on voyait Antigone guidant les pas de son père, le malheureux Œdipe devenu aveugle, et chassé de ses états par ses deux fils. Ici c'était le pieux Énée emportant le vieux Anchise sur ses épaules pour le sauver du sac de Troie incendiée par les Grecs. Plus loin on rencontrait la statue d'Aristide, surnommé le juste; la vertu de cet

Athénien était si généralement reconnue, qu'à la représentation d'une pièce d'Eschyle, l'acteur ayant récité, au sujet d'Amphiaraüs, un vers dont le sens était : « Il ne veut pas paraître homme de bien, mais l'être en effet ; » tous les regards se tournèrent du côté d'Aristide, comme pour lui appliquer un éloge aussi flatteur.

Dans une salle de verdure on avait placé un beau groupe représentant Priam, roi des Troyens, aux genoux d'Achille. Ce dernier, plein de valeur et de générosité, déshonora ces deux vertus, en traînant avec barbarie le cadavre du vaillant Hector, fils de Priam, autour des murailles de Troie. Le vieux monarque vint, en suppliant, demander au vainqueur le corps défiguré de son malheureux fils, afin qu'il pût lui rendre les honneurs de la sépulture.

Des canaux distribués avec goût augmentaient, par la fraîcheur et la limpidité de leurs eaux, les agrémens de ce jardin, dans lequel se trouvaient encore un joli pavillon d'été et quelques parterres remplis

de fleurs. La vue des fleurs fit grand plaisir à Charlotte, qui les aimait passionnément. M. Léopold lui en donna un petit carré pour qu'elle eût le plaisir de les cultiver elle-même.

Les enfans furent bientôt accoutumés à leur nouvelle habitation. Chacun sut y trouver le genre de plaisir qui lui convenait. Casimir, Isabelle et Hypolite couraient jeter l'hameçon au milieu des ruisseaux. Là, couchés silencieusement sur l'herbe qui en tapisse les bords, ils épiaient l'ablette, petit poisson dont les écailles argentées servent à composer les fausses perles; la truite qui se plait dans les eaux claires et rapides, et l'avide brochet qui n'a jamais lassé la patience du pêcheur. Isabelle, passionnée pour les beautés pittoresques, abandonnait souvent sa ligne sur le rivage, et grimpait de roche en roche pour découvrir la source du ruisseau. Charlotte et Alexis cultivaient leur parterre; Adrienne dessinait, et partageait les

occupations de sa mère et de la vieille Bibiane.

Madame Albert, entourée de sa famille, fixée auprès de son père, se serait trouvée plus heureuse qu'à Bordeaux, sans la mélancolie à laquelle son époux s'abandonnait. L'inaction dans laquelle il se trouvait au sortir d'une vie active, l'accablait d'ennuis et de dégoûts. M. Léopold, toujours occupé du bonheur de ceux qui l'entouraient, essaya de dissiper la tristesse de son gendre et y réussit. Il le chargea de diriger à son gré tous les travaux de l'agriculture. M. Albert s'imagina d'abord que ce soin ne l'occuperait pas beaucoup; mais en approfondissant un peu cette étude, il s'aperçut qu'elle demandait autant d'activité que le commerce. Il s'appliqua sérieusement à la pratique utile et honorable du premier des arts. Son ennui disparut, les journées devinrent plus courtes, et le contentement rentra dans son cœur.

Alors M. Léopold proposa un nou-

veau genre de travaux; c'etait l'éducation de leurs enfans, qu'il était essentiel de ne pas négliger. M. Albert avait beaucoup lu; une solide instruction était le fruit de ses veilles. Aidé d'une bibliothèque nombreuse et bien choisie, il fut chargé de la partie littéraire. La musique et le dessin, que madame Albert avait toujours cultivés avec succès, devaient être transmis par elle aux jeunes élèves. M. Léopold se réserva les leçons de morale : il avait une mémoire heureuse et bien ornée; il promit à la petite famille de lui raconter de temps en temps une histoire qui servirait à la fois de leçon et de récompense. Cette promesse fut reçue avec des transports de joie; elle fit naître un nouveau courage pour vaincre les difficultés que toute instruction présente nécessairement.

Isabelle avait entendu parler de la lande des Maures. Une tradition du pays rapporte que ce lieu fut ainsi nommé à cause d'une bataille qui s'y donna entre les

Sarrasins et les Bigorrais, et dans laquelle ces derniers furent vainqueurs. Isabelle proposa à ses frères de laisser là leur pêche, et de venir avec elle à la découverte de cette lande. Hypolite lui fit observer qu'ils en ignoraient le chemin, et que, ne comprenant pas le patois du pays, ils ne pourraient pas le demander.

— Manuello me l'a presque indiqué, répondit Isabelle; d'ailleurs je sais qu'on appelle ici cette lande *Lane-Mourine*; nous n'aurons qu'à prononcer ce mot, à l'aide de quelques gestes, pour nous faire comprendre. Je suis très curieuse de voir cette lande; peut-être y trouverons-nous quelque chose d'extraordinaire, des casques ou des boucliers.

HYPOLITE.

Ah! oui, depuis le temps que cela est arrivé, voilà une espérance très probable!

CASIMIR.

Herculanum s'est bien conservée pen-

dant. . . . . que sais-je moi? un temps considérable! Pourquoi ne trouverions-nous pas quelques restes des armes des Sarrasins? A la vérité elles seraient peut-être un peu rouillées, mais qu'importe?

HYPOLITE, *ironiquement.*

Les antiquités rouillées ne sont-elles pas les plus respectables?

ISABELLE.

Que nous trouvions quelque chose ou rien, n'importe; allons-y, nous nous promènerons toujours.

Ils partirent en effet, et s'égarèrent dès les premiers pas. Ils avaient beau demander *Lane-Mourine* aux paysans qu'ils rencontraient, ceux-ci leurs répondaient en patois, et riaient de ne pouvoir se faire entendre. Aux environs du village d'Ossun, ils aperçurent un étranger dont l'extérieur singulier fixa leur attention. Il marchait le corps penché vers la terre, en ramassant les plantes qu'il découvrait, et



L'Etranger s'étant heurté le pied contre une grosse pierre, alla tomber tout de son long

en parlant tout haut avec action, quoiqu'il fût seul. Il était vêtu d'un méchant habit noir tout déchiré; ses bas et sa perruque étaient mis de travers. De temps en temps il s'arrêtait pour contempler ce qu'il avait à la main, faisait une grande exclamation, et continuait sa route. Je laisse à penser si ce personnage amusa nos trois enfans. Ils le suivaient en riant depuis un quart d'heure, lorsque l'étranger, qui ne regardait point à son chemin, s'étant heurté le pied contre une grosse pierre, alla tomber tout de son long au milieu d'un petit ruisseau qui se trouvait devant lui. Les éclats de rire que son accident occasionna furent si prononcés qu'il tourna la tête du côté de ceux qui s'égayaient ainsi à ses dépens. Alors Casimir se rappelant une fable de La Fontaine, l'*Astrologue tombé dans un puits*, cria malhonnêtement à cet étranger :

Pauvre bête?

Tandis qu'à peine *tu peux voir à tes pieds*,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

— Vous citez mal, mon enfant, répliqua l'inconnu; il ne faut pas dire :

Tandis qu'à peine tu peux voir à tes pieds ;

premièrement, parce qu'un *e* muet ne doit pas se trouver au milieu d'un vers sans être suivi d'une voyelle; secondement, parce que le mot *pieds* ne rime point avec le mot *choir*, qui termine le premier vers de cette fable; et enfin, parce que la tournure de cette phrase est prosaïque. Il faut dire ainsi :

Un Astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête !
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Ayant ainsi parlé, l'étranger s'essuya le visage, secoua son chapeau, et s'éloigna après avoir salué nos petits étourdis, qu'il laissa fort confus.

Son honnêteté et sa modération leur firent bien mieux sentir leur impolitesse que n'auraient pu faire ses menaces. Ils

gardèrent quelque temps le silence. Isabelle le rompant la première, s'écria avec surprise :

— Comment cet homme, qui a l'air d'un misérable fou, connaît-il les fables de La Fontaine?

CASIMIR.

Il est vrai que je ne m'y serais pas attendu; mais est-il certain qu'il ait raison? Il faudrait avoir les fables pour le vérifier.

HYPOLITE.

J'en ai justement un volume dans ma poche ; peut-être celle de l'*Astrologue* s'y trouvera-t-elle. Cherchons.

ISABELLE.

La voilà bien telle qu'il l'a récitée.

CASIMIR, *lisant.*

(Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir!)

Cela est vrai!..... Bah! il aura entendu dire ces vers à quelqu'un.

HYPOLITE.

Il aura donc aussi entendu expliquer pourquoi ce que tu as mis a la place était vicieux ?

CASIMIR.

Mais, je vous le demande, cet homme ressemble-t-il à quelqu'un de bien né ? Son habit avait des trous.

HYPOLITE.

Ce n'est pas toujours une raison. Le philosophe Antisthène, qui était à Athènes le chef de l'école des Cyniques, n'était-il pas encore plus déguenillé ?

CASIMIR.

Où vas-tu me chercher des exemples ? Il n'y a plus de Cyniques à présent.

ISABELLE.

Quoi qu'il en soit, cet étranger est toujours bien plus poli que nous, et nous avons eu grand tort de l'insulter. Maman nous a souvent répété qu'il ne fal-

lait point juger de l'homme par son habit.

En raisonnant ainsi ils entrèrent dans le village d'Ossun, où au lieu de demander la *Lane-Mourine*, ils s'informèrent de Coaraze, craignant déjà de s'en trouver plus loin qu'ils ne le désiraient. On les remit sur la route, et ils arrivèrent avant la nuit chez M. Léopold. Ils se gardèrent bien d'y parler de leur rencontre. Madame Albert trouvant leur promenade un peu longue, leur recommanda de s'éloigner moins à l'avenir.

Le lendemain, comme on allait se mettre à table, on annonça M. Silvère : c'était un ancien ami de M. Léopold. Il arrivait de Bayonne, où quelques affaires le retenaient depuis deux mois. M. Léopold en avait parlé à sa famille, comme d'un homme aimable et fort instruit. M. Silvère était poëte, musicien, naturaliste. Les enfans l'attendaient avec impatience, dans l'espoir d'aller visiter son cabinet, qui était fort curieux. Il entre

enfin, conduit par M. Léopold. Avec quelle surprise et quelle confusion, Casimir, Hypolite et Isabelle reconnaissent en lui l'étranger de la veille! M. Silvère n'eut pas autant de mémoire, il salua tout le monde sans prendre garde aux trois railleurs qui se sentaient mal à leur aise. Cependant, comme il ne parut pas les reconnaître, ils se remirent un peu de leur embarras. La conversation fut très intéressante pendant tout le dîner. M. Silvère s'exprimait facilement; il parla de ses voyages en Italie. Les enfans écoutèrent avec avidité la description qu'il leur fit des magnifiques palais de Gênes, où l'or, le porphyre, le marbre étalent à l'envi leur richesse.

A Pise, il avait remarqué la tour de la cathédrale qui est tellement inclinée, qu'elle semble près de tomber. Cependant elle a cette pente depuis si long-temps qu'on ignore si c'est un effet du sol ou si c'est l'architecte qui la lui a donnée à dessein.

Rome, si intéressante par ses grands souvenirs, occupa long-temps M. Silvère et ses auditeurs. Il avait visité le *Forum Romanum*, place publique de l'ancienne Rome, où se tenaient les assemblées du peuple, où les orateurs le haranguaient. Ce n'était plus qu'une vaste ruine, couverte des débris des temples de la Concorde, de Jupiter Tonnant et de Jupiter *Stator*, mot qui signifie *celui qui arrête;* ce temple ayant été élevé en mémoire de ce que Jupiter avait arrêté les Romains qui fuyaient devant les Sabins; l'arc de Septime-Sévère, le temple de la Paix, la maison du cruel Néron, et mille autres monumens illustres se trouvaient aussi dans cette enceinte, qu'on appelle aujourd'hui le *Champ des Vaches*.

M. Silvère avait encore remarqué, parmi les ruines du Forum Trajan, un célèbre obélisque amené d'Egypte à grands frais, sous le règne des Césars, tout couvert de caractères hiéroglyphiques, et dont la pointe élevée dans les

airs servait de cadran à la ville de Rome.

Charlotte demanda tout bas à Hypolite, près de qui elle se trouvait, ce que c'était que des caractères hiéroglyphiques. Hypolite n'en savait rien, mais il ne voulut pas en convenir, et se contenta de répondre à Charlotte qu'il était malhonnête de parler bas à table.

— Elle n'a pas parlé si bas que je ne l'aie fort bien entendue, répliqua M. Silvère, qui, contre sa coutume, avait remarqué ce qui se passait. Mon ami, satisfaites votre sœur; rien n'est si intéressant qu'une petite demoiselle qui montre le désir de s'instruire.

— Une autre fois je te le dirai, Charlotte, reprit Hypolite en rougissant; il ne faut pas interrompre monsieur.

M. SILVÈRE.

Eh! mon ami, bien loin de m'en offenser, je vous assure que j'écouterai votre explication avec un grand plaisir....

mais peut-être ne vous sentez-vous pas capable de la donner.

HYPOLITE.

Je crains que ma mémoire ne soit pas assez fidèle.....

— Pour te rappeler ce qu'elle n'a jamais su, interrompit vivement Casimir.

M. ALBERT.

Casimir, voilà qui est fort mal; un frère généreux et sensible cache les défauts de son frère au lieu de les découvrir.

Casimir sentit la vérité de cette leçon, et baissa les yeux. Alors M. Silvère reprenant la parole :

— Je ne veux pas oublier, dit-il, cette jeune demoiselle dont la curiosité me paraît d'un bon augure, et je vais lui expliquer de mon mieux ce qu'elle désire apprendre. Les caractères hiéroglyphiques sont des lignes à l'aide desquelles les Égyptiens conservaient la mé-

moire des événemens et les élémens des sciences, comme nous le faisons par le secours de l'écriture. Êtes-vous satisfaite, ma belle enfant?

— Oui, monsieur, répondit timidement Charlotte en hésitant un peu.

M. SILVÈRE.

Il me semble pourtant lire dans vos yeux que vous auriez encore quelqu'autre explication à me demander; me trompé-je? Vous souriez; fort bien! je vois que j'ai deviné juste. Eh! bien, mademoiselle Charlotte, expliquez-vous sans contrainte; rien ne me plait davantage qu'un enfant qui m'interroge librement.

Malgré cette agréable invitation, Charlotte rougissait et n'osait parler. M. Léopold l'y encouragea avec tendresse.

— Puisque vous avez tant de complaisance, monsieur, reprit-elle enfin, je vous prie de me dire si ces caractères

hiéroglyphiques sont formés par des lettres et s'il y a des maîtres pour les enseigner.

M. SILVÈRE.

Ce ne sont point des lettres, ma belle enfant ; ce sont des figures symboliques d'animaux, de constellations et autres signes pris dans la nature, et dont l'arrangement composait toute l'intelligence. La science de les interpréter demeura aux seuls prêtres d'Égypte, quand l'écriture commença à se répandre. Ils n'en faisaient part qu'avec beaucoup de précautions, et sous le sceau du secret. Maintenant on en a entièrement perdu la clef, même en Égypte.

En achevant ces mots, M. Silvère, qui tenait son verre à la main, le versa tout entier sur ses habits.

—Il faut convenir, s'écria-t-il, que je suis bien maladroit! Ceci me rappelle une petite aventure qui m'arriva hier, en me promenant aux environs d'Os-

son; je rencontrai et j'examinais avec attention une plante de la famille des orchidées, l'ophris-mouche, dont l'épi, composé de petites fleurs bleuâtres de la forme d'une mouche, semble en effet tout couvert de cet insecte. J'admirais combien la nature est puissante et variée jusque dans les moindres choses; avec quelle grâce elle a peint, comme en se jouant, des insectes sur des fleurs, et des fleurs sur des insectes, ainsi qu'on peut le voir sur plusieurs de ces derniers, dont les couleurs éclatantes imitent celles d'un bouquet bien assorti. Une pierre roulante sur laquelle j'ai posé le pied, m'ayant fait perdre l'équilibre, je tombai au milieu d'un ruisseau.

Ici Casimir, Hypolite et Isabelle se regardèrent avec inquiétude, fort étonnés de ce début auquel ils ne s'attendaient pas, et n'en présageant rien de bon pour la suite. Hypolite ne se contenta pas de craindre, il se recula peu à peu de la table, et profitant d'un moment où ses parens

ne le remarquaient pas, il s'échappa du salon, afin d'éviter ainsi sa part de l'affront qui paraissait les menacer tous trois. Isabelle baissait les yeux, Casimir faisait des nœuds avec sa serviette. M. Silvère continua :

— A peine fus-je tombé, que les éclats de rire de plusieurs enfans qui se trouvaient à quelques pas de moi, me firent tourner la tête. Je ne vous dirai pas s'ils étaient de notre contrée ou du village d'Ossun; mais je puis vous assurer qu'ils sont méchans et impolis, car au lieu de voler à mon secours, l'un d'eux m'apostropha par ces vers de l'Astrologue tombé dans un puits : « Pauvre bête, etc... » Outre sa grossièreté, cet enfant me prouva encore son ignorance, en estropiant cruellement le second vers, et en me l'appliquant fort mal, puisque je cherchais à lire dans une fleur et non pas dans les cieux. Mon cher Léopold, vous êtes bien heureux d'avoir des enfans tels que ceux-ci. Je ne doute point qu'ils n'aient aussi

leurs défauts : comme dit souvent votre bon serviteur Manuello, petite flamme ne peut pas jeter grand lustre ; mais du moins ils me paraissent doux, honnêtes et avides de s'instruire.

Casimir ne put supporter cet éloge : le cœur ému, l'air humilié, il se leva, et s'approchant de M. Silvère :

— Monsieur, lui dit-il, vous avez trop bonne opinion de nous ; bien loin de mériter vos éloges, je suis le méchant enfant qui vous a insulté hier, et je vous en demande pardon.

— Et moi, monsieur, reprit Isabelle en versant quelques larmes, j'étais avec mon frère. . ..

— Fort bien, mes chers amis, s'écria M. Silvère en les embrassant avec transport, voilà un aveu qui répare tout, et loin de me rétracter de la bonne opinion que j'avais de vous, je vous en trouve plus dignes que jamais. La sincérité est la première des vertus. Votre action est d'autant plus estimable, que je ne vous re-

connaissais pas, et que j'étais même bien éloigné de supposer que ce fût vous; mais vous n'étiez pas tous deux seuls ?

— Non, sans doute, reprit M. Albert; Hypolite vous accompagnait, où donc est-il?

— Il s'est enfui tout doucement, répliqua Alexis; je l'ai bien vu reculer peu à peu sa chaise, mais je n'en ai rien dit.

— Vous avez bien mieux fait que lui, mes enfans, dit M. Léopold en s'adressant à Casimir et à Isabelle; votre cœur est à présent plus tranquille que le sien, et nous sommes satisfaits de votre conduite.

M. et madame Albert mêlèrent leurs éloges à ceux de M. Léopold, qui, dans la satisfaction qu'il éprouvait, promit une histoire pour la soirée.

Cependant Hypolite, malgré les sages conseils de Casimir et d'Isabelle qui l'engageaient à les imiter, n'osait reparaître devant M. Silvère, et il épiait avec im-

patience le moment de son départ. Malheureusement pour lui, ce monsieur ne partit point; il accepta un lit chez M. Léopold, afin de passer avec son ami le reste de la journée. M. et madame Albert ne voulurent point influencer la conduite d'Hypolite; ils l'abandonnèrent à ses propres réflexions, espérant que la curiosité d'entendre l'histoire de M. Léopold triompherait de l'orgueil qui l'empêchait de venir s'avouer coupable. Leur espérance fut trompée. Il balança long-temps sur le parti qu'il prendrait, faisait un pas vers le salon, et se retirait aussitôt qu'il entendait le moindre bruit. Enfin la nuit étant tout à fait venue, ses frères et ses sœurs se rassemblèrent autour de M. Léopold pour écouter le récit qu'il leur avait promis. Hypolite, seul et oublié, se mit au lit en versant des larmes. Il ne put s'endormir, le son de la voix de M. Léopold qui parvenait à son oreille, renouvelait l'amertume de ses regrets sans qu'il eût le droit de s'en plaindre, puisque lui-même

s'était imposé cette privation. Pour la première fois il commença à reconnaître que l'orgueil est une véritable sottise, et forma le projet de s'en corriger. Tandis qu'il se livrait à ces sages réflexions, M. Léopold racontait l'histoire qu'on va lire.

CHAPITRE III.

MARCELLIN,

OU

LES OUVRIERS DE SARDAM.

Marcellin, à peine âgé de seize ans, était assis sur le port d'Amsterdam, capitale de la Hollande. Fait prisonnier sur un vaisseau français où il servait en qualité de matelot, il attendait de jour en jour qu'un échange vînt le rendre à sa patrie et à ceux qu'il y avait laissés. L'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne liguées avec la Hollande contre Louis XIV, s'oc-

cupaient enfin de la négociation d'une paix devenue nécessaire à l'Europe. Louis XIV l'avait long-temps troublée par l'amour des conquêtes, passion funeste dont, malgré l'éclat de ses victoires, il commençait à reconnaître tous les dangers. Les plénipotentiaires étaient déjà rassemblés au château de Riswick, près de la Haye ; mais les traités de paix, si faciles à violer, ne se font qu'avec une lenteur et des précautions infinies. Chaque phrase, chaque expression y est scrupuleusement pesée, tant les souverains se défient les uns des autres.

Marcellin ne songeait point à faire ces réflexions ; les yeux fixés sur un vaisseau que l'on construisait à quelques pas de lui, il se livrait à un souvenir douloureux que cette vue lui rappelait, et, sans qu'il s'en aperçût, son visage était baigné de larmes.

Un homme, en habit de pilote, d'une taille haute, d'un visage fier et majestueux, le remarquait depuis quelques instans. En voyant couler les pleurs du

jeune homme, il désira d'en savoir la cause, et lui adressa la parole en hollandais. Marcellin n'entendait point cette langue ; il regarda l'étranger avec surprise, et lui témoigna, par signes, son impuissance de lui répondre. L'inconnu ayant repris la parole en allemand avec aussi peu de succès, essaya de se faire entendre en anglais. Marcellin admira la variété de ses ressources ; comme il avait eu l'occasion de parler quelquefois ce dernier idiome, il s'en servit pour apprendre à l'étranger qu'il était prisonnier français, et que ses pleurs étaient excités par la présence de ce vaisseau qui lui rappelait vivement la mort de son bienfaiteur.

— Ce bienfaiteur était-il marin? lui demanda l'étranger.

— Il travaillait à la construction des vaisseaux dans le port de Brest, répondit Marcellin, et moi-même je commençais à exercer son état, lorsque j'ai eu le malheur de le perdre.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas continué ? reprit l'étranger.

— Ah ! monsieur, cela serait un peu long à vous raconter, poursuivit Marcellin ; il est midi, voici l'heure de l'appel, permettez que je me rende à mou devoir.

Marcellin retourna effectivement à son quartier. En sortant de l'appel il rencontra de nouveau l'inconnu, qui lui prit la main avec affection et lui proposa de venir travailler avec lui à Sardam, où il demeurait.

— Je suis aussi constructeur de vaisseaux, ajouta-t-il ; nous travaillerons ensemble.

Marcellin sourit avec reconnaissance en voyant l'amitié qu'il lui témoignait. Il lui fit observer cependant que Sardam était trop éloigné de la ville pour qu'il lui fût possible de se rendre exactement à l'appel qui se faisait trois fois par jour.

— Il ne faut pas que cela vous inquiète, reprit l'étranger : vous êtes dispensé de tout service : j'ai parlé à l'amiral,

qui a aussitôt donné devant moi, à un officier, les ordres que je désirais. J'ai appris aussi que vous êtes sage, exact à remplir vos devoirs; enfin, je me sens un grand penchant à vous aimer, et il ne tiendra qu'à vous d'être heureux avec moi.

ADRIENNE.

Il faut convenir, mon papa, que votre pilote est un homme bien expéditif! Comment, en quelques heures il a déjà parlé à un amiral, et obtenu de lui des ordres! Je ne croyais pas que cela fût si facile.

M. Silvère sourit.

— Cette célérité, et plus encore la manière dont cet étranger s'exprimait, surprirent aussi beaucoup Marcellin, continua M. Léopold. Il voulait même retourner au quartier pour s'en expliquer avec l'officier, ne sachant trop si le pilote était dans son bon sens, lorsque cet officier passa près d'eux. Il ne savait que trois ou quatre mots de français, qu'il

employa à faire comprendre à Marcellin qu'il était entièrement confié aux mains de Michaëlof : c'était le nom de l'étranger.

Marcellin le suivit donc à Sardam. Ce village, riche, grand et peuplé, est célèbre par le grand nombre de bons vaisseaux qui s'y construisent. Il n'est habité que par des ouvriers; leur travail, leur activité, leur bonne réputation ont répandu parmi eux une honorable aisance. Marcellin admira la propreté de leurs maisons, l'ordre qui règne dans les chantiers, dans les forges, dans les corderies, et cette multitude de moulins dans lesquels on scie les différens bois nécessaires, d'autres où l'on extrait l'huile, où l'on fabrique le papier, où l'on file les métaux ductiles.

CASIMIR.

Il faut bien des choses, à ce qu'il paraît, pour construire un vaisseau?

M. LÉOPOLD.

La moindre fabrication, mon ami,

veut un concours de travaux immenses. Depuis l'épingle qui attache le mouchoir de votre sœur, jusqu'au vaisseau de guerre, tout ce qui nous sert journellement occupe plusieurs milliers de personnes. Les hommes ne peuvent rien exécuter sans le secours les uns des autres. C'est une chaîne admirable de services réciproques que nous devons remarquer avec attention, comme la preuve la plus visible des sentimens que la Providence exige de nous. Par cette dépendance dans laquelle elle nous tient, elle nous avertit de rechercher l'affection de nos semblables, et de ne jamais leur refuser nos services, puisque nous avons sans cesse besoin des leurs.

La maison de Michaëlof n'était pas la plus belle de Sardam, mais il n'en avait point trouvé de plus commode, et s'en était contenté. Ce qui surprit beaucoup Marcellin, c'est que loin d'être habile dans l'art de la construction, Michaëlof était là pour l'apprendre, ayant reçu la

jour dans le vaste empire de la Moscovie, où cet art était absolument ignoré. A la vérité il n'avait guère que vingt-cinq ans, et l'on peut s'instruire à cet âge. Marcellin pensa même qu'il avait peut-être une famille à soutenir, et ne l'en trouva que plus estimable.

Il vit une barque à laquelle Michaëlof avait fait un mât brisé; c'était là son premier ouvrage; maintenant il travaillait à toutes les parties de la construction, l'une après l'autre, afin de les mieux perfectionner. Après le souper, qui fut assez frugal, mais pendant lequel Marcellin, qui était fort sobre, vit avec peine que Michaëlof buvait immodérément, ce dernier désira connaître les aventures de son jeune compagnon.

Marcellin vint au monde deux mois après la mort de son père, et perdit aussi sa mère en recevant le jour. Les créanciers satisfaits, il ne resta rien au malheureux orphelin, pas même un berceau. On le conduisait dans une maison de cha-

rité, lorsqu'un ouvrier, nommé Kéralio, le rencontra en revenant du port où il travaillait, et se sentit touché de son triste sort. Posant ses outils sur le pavé, et prenant l'enfant entre ses bras :

— Pauvre petit! dit-il avec attendrissement, te voilà bien jeune exposé aux douleurs de la vie! Privé d'un père et d'une mère, dans quels bras seras-tu recueilli? qui est-ce qui supportera tes cris et tes larmes? Ah! si je n'avais pas déjà une famille nombreuse.....!

Kéralio remit en soupirant le petit Marcellin à la personne qui le transportait à l'hospice, et retourna chez lui tout rêveur. Il embrassa sa femme et la petite fille qu'elle nourrissait. La vue de cette dernière lui rappela l'orphelin; il en parla à Justine.

— Oh! mon ami, reprit la sensible épouse, pourquoi ne me l'as-tu pas apporté? J'ai assez de lait pour nourrir deux enfans. Si jamais quelqu'un des nôtres était abandonné comme lui,... le ciel en

aurait-il compassion, après que nous aurions manqué de pitié nous-mêmes? Va, cours, mon cher Kéralio; je suis impatiente de tenir dans mes bras cet infortuné.

— Mais, Justine, pourrons-nous le garder dans la suite sans faire tort à nos propres enfans?

— Dieu nous aidera, mon bon ami; on n'est jamais devenu pauvre pour avoir assisté plus pauvre que soi. Oh! ne perds pas de temps, je t'en supplie; il n'a peut-être rien pris d'aujourd'hui.

Kéralio n'avait pas besoin d'être sollicité pour faire une bonne action: il courut à l'hospice. La même femme en revenait avec Marcellin. Elle n'avait pu l'y faire recevoir; on manquait de nourrices; celles qui s'y trouvaient avaient plus d'élèves qu'elles n'en pouvaient allaiter: cette femme se trouvait aussi dans un fort grand embarras. L'enfant criait; Kéralio le prit et le porta à Justine.

C'est ainsi que le pauvre Marcellin

trouva des protecteurs. Quand il fut en âge de connaître sa destinée, il livra son cœur à la plus vive reconnaissance, et joignit ce sentiment à celui de la tendresse filiale qu'il ressentait pour eux depuis son enfance. Il ne s'occupa désormais que de justifier par ses vertus une si noble bienfaisance. Toute son ambition était de se mettre en état de rendre par la suite à ses parens adoptifs la plupart des biens qu'il en avait reçus. Non qu'il voulût se débarrasser du poids de la reconnaissance : outre qu'elle lui était chère, il savait que de tels services ne se paient jamais que par les sentimens ; mais il souhaitait de rendre ces bonnes gens heureux. Trop faible encore pour soulager Kéralio dans son travail, il rendait à Justine et à ses enfans tous les bons offices qui dépendaient de lui. Les ouvrages les plus rudes étaient ceux qu'il choisissait. Il se levait pendant que les autres dormaient encore, et faisait avec joie ce qu'ils auraient dû faire à leur réveil. Le plaisir

de les surprendre ainsi était le plus vif qu'il pût éprouver. Justine l'en reprenait tendrement; elle craignait que sa santé n'en reçût quelqu'atteinte.

— Ma chère maman, lui répondait-il en l'embrassant, je ne me repose que quand vous vous reposez vous-même; je ne me fatigue que quand vous prenez de la peine.

Marcellin était chéri de ses frères et de ses sœurs adoptifs. Sa complaisance et sa douceur lui avaient gagné les cœurs les moins sensibles. Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, Kéralio le mena travailler avec lui sur le port où était son atelier, et commença dès lors à lui montrer sérieusement son état. Ils passaient tous les jours devant la pauvre maison où Marcellin était né. Marcellin s'y arrêtait souvent, fixait sur elle des yeux mouillés de larmes, et baisait tendrement la main de son père adoptif.

Kéralio s'occupait un jour avec plusieurs autres ouvriers à dresser un mât sur un

vaisseau. Les cordages se rompirent, le mât tomba sur Kéralio et l'étendit mort sur le pont. En vain on se hâta de le porter dans son atelier, et d'appeler du secours; l'infortuné n'en avait plus besoin. Marcellin voyant son bienfaiteur pâle et sanglant, jette des cris aigus et donne toutes les marques du désespoir. Ses plaintes, sa douleur émurent tous les assistans.

Justine vint à son tour, suivie de sa triste famille. Un lugubre concert de gémissemens et de sanglots se fit entendre autour du corps défiguré du vertueux Kéralio.

Son travail formait toute la richesse de sa famille. Il était plus employé que les autres ouvriers, parce que son habileté lui attirait la préférence. Les deux fils étaient loin d'égaler leur père, et Marcellin n'était encore qu'un enfant incapable de leur être utile. Voilà ce qu'il pensa de lui-même lorsque la douleur lui permit de réfléchir. La raison est tou-



Justine vint à son tour suivie de sa triste famille .

jours précoce dans un enfant sensible. Il se persuada qu'il allait devenir une charge pour la malheureuse veuve, et résolut de chercher à gagner sa vie ailleurs comme aide-charpentier. Sa jeunesse et la faiblesse de sa constitution n'inspiraient pas assez de confiance; on lui conseilla de se mettre au service de quelque personne riche.

Marcellin avait de la répugnance à prendre ce parti. Il pensait avec raison qu'en négligeant de travailler il en perdrait l'habitude et le goût, et serait obligé de languir toute sa vie dans la servitude. Tandis qu'il s'affligeait et se tourmentait ainsi, le hasard lui fit rencontrer un mousse beaucoup plus jeune que lui. Cette vue décida de son sort; il s'étonna de n'avoir pas songé plutôt à cette ressource. Il courut s'engager à l'instant même sans en parler à Justine, de peur qu'elle ne voulût pas y consentir. Le bâtiment sur lequel il allait servir, devait partir le lendemain à la pointe du jour.

Marcellin retourna chez Justine, fort triste et fort embarrassé de la manière dont il devait s'y prendre pour lui déclarer ce qu'il avait fait. Justine, aussitôt qu'elle l'aperçut, l'appela d'un air sévère qu'elle n'avait pas coutume de prendre avec lui. Il s'approcha d'elle tout tremblant.

— Marcellin, lui dit-elle, je ne suis pas satisfaite de vous; depuis quelque temps vous ne demeurez presque plus à la maison; vous ne m'aidez dans aucun travail, et vous ne partagez même pas celui de vos frères. Que signifie cette conduite? vous qui avez été jusqu'à présent un modèle de soumission et de reconnaissance, avez-vous le projet de devenir un ingrat?

— Moi, un ingrat! s'écria Marcellin en tombant aux genoux de Justine; ô ma bienfaitrice! non, jamais.

— Eh! bien, mon ami, reprit Justine plus tendrement; pourquoi donc nous abandonner ainsi? Pourquoi te promener

sans cesse de quartier en quartier? Que cherches-tu?

— Hélas! répliqua Marcellin en pleurant, je cherche à gaguer ma vie.

— Que dis-tu, Marcellin? est-ce que je refuse de te nourrir? Mes enfans sont-ils plus heureux que toi? et me vois-tu mettre quelque différence entre vous?

— Non, ma bonne mère; mais si vous êtes généreuse, dois-je abuser indignement de vos bienfaits? Ne vois-je pas, depuis la cruelle perte que nous avons faite, toute la peine que vous avez à nous élever?

— Cruel eufant, pourquoi vois-tu cela? Je ne me plains jamais, et la plupart de tes frères ne s'en doutent même pas. Si jeune, avoir autant de prévoyance!

— Oh! oui, je m'aperçois souvent de votre inquiétude; je devine vos pensées en entendant vos soupirs. Chaque morceau de pain que je mange est ravi à l'un de vos enfans ou à vous-même.... Est-il juste que l'étranger vive aux dépens de la famille?

Justine ne pouvant parler à cause des pleurs qu'elle répandait, lui mit sa main sur la bouche, et reprit avec effort un instant après.

— Cher Marcellin, tu n'es point un étranger dans ma maison; je t'ai nourri de mon lait. Tu es encore trop jeune, mon enfant, pour gagner ta vie; que veux-tu faire à ton âge?

— Bien peu de chose, reprit Marcellin. Cependant si vous ne vous opposiez pas...

— Moi, mon fils, m'opposer à une action aussi louable! Dieu m'en préserve! Il nous commande à tous de travailler, et ses bénédictions sont pour les hommes laborieux. Je t'aime, Marcellin, je ne te refuserai jamais mes secours; mais je verrai toujours avec joie que tu sois capable de t'en passer.

— O ma mère! puisqu'il est ainsi, donnez-moi donc votre bénédiction, et recevez mes adieux.

— Comment! s'écria Justine interdite.

— Je me suis engagé comme mousse, et le bâtiment part demain.

Justine jeta un cri douloureux. D'une main elle cachait son visage baigné de larmes, de l'autre elle repoussait doucement les caresses de Marcellin. Toute la famille réunie autour d'eux partagea bientôt les sentimens de Justine. Marcellin ne s'était point engagé d'une manière définitive; on le pressa de renoncer à ce dessein. Les uns lui adressaient de tendres reproches, les autres les plus touchantes prières. Il ne put résister à tant d'amour, il promit de rester.

Cependant à peine se trouva-t-il seul que toutes les raisons qui l'avaient porté à prendre le parti contraire, se présentèrent vivement à son esprit. Marcellin était couché; il se lève doucement, va trouver un des fils de Justine qui dormait à quelques pas de lui, et après s'être assuré de sa discrétion, il lui avoue que son dessein est toujours le même, et qu'il veut l'exécuter en ce moment. Le jeune homme,

voyant qu'il était inutile de le combattre, se lève à son tour, et accompagne Marcellin jusqu'à la sortie de la rue. Là, ils s'embrassent en sanglotant; ils se pressent mille fois dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir se séparer.

— Dis à ta mère qu'elle me pardonne, s'écria Marcellin d'une voix étouffée; dis-lui qu'elle me bénisse! Je ne serai plus là pour recevoir sa bénédiction; mais Dieu l'entendra, et elle ne sera pas perdue. Ne m'oubliez jamais; je vous aimerai toujours.....

Il s'arrache enfin des bras de son frère adoptif, et s'enfuit à pas précipités. Il ne savait où il allait, tant la douleur égarait ses esprits. On ne voyait qu'à la lueur des étoiles. Le ciel parsemé de leurs feux éblouissans, ressemblait à une riche broderie, ou plutôt il ne ressemblait qu'à lui-même, puisque ce ravissant spectacle est unique dans la nature. Le silence profond qui régnait dans les rues n'était interrompu que par les coups intermittens

d'un vent marin, et par le bruit des vagues mugissantes. Marcellin s'arrêta un moment pour respirer. Il pleura long-temps ; ensuite regardant autour de lui, il reconnut l'hospice où son enfance n'avait pu être recueillie. C'est là que Kéralio le prit dans ses bras ; c'est de là qu'il le porta dans sa maison. Guidé par cette touchante réflexion, Marcellin retourna insensiblement sur ses pas ; il se plaisait à marcher sur les traces de son bienfaiteur. Il parvint de nouveau à la demeure de sa veuve ; la porte en était fermée. Marcellin écouta quelque temps ; le calme régnait dans cette maison.

— C'est par cette porte, se dit tout bas Marcellin ; c'est par cette même porte que Kéralio, mon père, mon bienfaiteur, me fit entrer chez lui...... J'étais faible, abandonné de tout le monde ; j'étais nu.... J'en sors bien vêtu, chéri, regretté, riche de pieux exemples et de bons souvenirs ! Oh ! puissé-je n'y revenir que pour leur rendre à mon tour tout le bien qu'ils m'ont fait !

En rapportant ces dernières paroles à Michaëlof, Marcellin répandait de nouvelles larmes. Sa pauvreté était toujours la même. Ses voyages sur mer depuis deux ans ne lui avaient procuré d'autres avantages que ceux de s'instruire dans son état de navigateur, et d'apprendre l'anglais près d'un matelot qui avait demeuré long-temps en Angleterre. C'était quelque chose pour lui ; mais ce n'était rien pour ses bienfaiteurs.

Michaëlof, qui pendant ce récit s'était attendri plus d'une fois, prit la main de Marcellin dans la sienne lorsqu'il fut achevé.

— Console-toi, mon enfant, lui dit-il ; tu n'es peut-être pas aussi loin du bonheur que tu le supposes. Ta physionomie est heureuse, et je prévois que le sort ne te sera pas long-temps contraire. Ecris-tu quelquefois à Justine?

— En doutez-vous? reprit Marcellin ; je lui écris aussi souvent que je le peux. Les ports de lettres sont bien chers ! En voici une que je me dispose à lui envoyer.

J'ai vendu hier ma ration de pain ; elle sera franche.

— Donne-la-moi, poursuivit Michaëlof, ou plutôt porte-la toi-même demain au quartier de l'Amirauté, à Amsterdam, chez le général Lefort, ambassadeur de Russie.

— Chez un ambassadeur? repart Marcellin étonné.

— Oui, continua Michaëlof du plus grand sang-froid du monde ; il envoie un courrier en France : ta lettre parviendra plutôt.

Marcellin pensa que les fumées du vin troublaient la tête du bon pilote, et ne voulant pas le contrarier en ce moment, il se tut, et serra la lettre dans sa poche. Le lendemain, comme il sortait pour la porter à la poste, Michaëlof lui demanda s'il allait chez le général Lefort.

— Mais, mon cher maître, répondit Marcellin, que voulez-vous que j'aille faire chez cet ambassadeur? Les premières

gardes se moqueront de moi, et ne me laisseront pas passer.

— On circule librement chez Lefort, répliqua Michaëlof; les ouvriers y sont toujours bien reçus.

— Je ne sais pas le russe, continua Marcellin ; le général ne me comprendra pas.

— Crois-tu qu'il manque d'interprètes? dit encore Michaëlof. Le général Lefort n'est pas né en Russie ; il est Génevois ; il parle le français.... Au surplus je vais te donner deux mots d'écrit qui lèveront toute espèce de difficulté. Il te suffira de les laisser avec ta lettre dans les bureaux.

Marcellin part avec le billet de Michaëlof, qui lui inspirait si peu de confiance qu'il courut d'abord à la poste : elle se trouva fermée. Il se décida alors à faire usage du billet. Il parvint dans les bureaux de l'ambassade pour ainsi dire malgré lui, et s'y tenait dans un coin sans oser s'adresser à personne. Effrayé de sa hardiesse en songeant qu'il n'avait là d'autre re-

commandation que celle d'un ouvrier comme lui, il allait s'échapper tout doucement lorsqu'on lui fit signe de s'approcher. En même temps il étendit machinalement la main; un secrétaire prit la lettre et le billet. A peine eut-il lu ce dernier qu'il salua fort civilement Marcellin, et l'accompagna même de quelques pas à la sortie des bureaux.

Marcellin, stupéfait, retourna chez son maître à Sardam. Il ne pouvait comprendre par quel hasard ce pilote avait tant de crédit. En arrivant dans le village, il vit une foule de personnes rassemblées autour d'un ouvrier qui venait de tomber frappé d'une attaque d'apoplexie. S'étant fait jour pour passer à travers quelques enfans, Marcellin aperçut, avec un nouvel étonnement, Michaëlof lui-même qui saignait le malade. Marcellin se glissa jusqu'auprès de lui, et fut témoin de son adresse. L'ouvrier ayant été transporté dans la maison où il demeurait, Michaëlof retourna dans la sienne.

— Comment ! lui dit Marcellin, vous savez donc saigner ?

— Mon ami, répondit Michaëlof, je m'efforce de savoir un peu de tout, parce qu'aucune science n'est inutile dans la vie. Je veux te mener avec moi chez le célèbre Ruysch qui m'enseigne l'anatomie. Tu verras de combien de parties le corps humain est composé, et par quelle magnifique harmonie ces innombrables parties s'unissent entre elles pour composer un seul tout.

En effet, il conduisit Marcellin chez le savant Hollandais. Là, le jeune homme entendit et vit des choses qui le révoltèrent d'abord, mais qui finirent par exciter son admiration. Ruysch, qui parlait fort bien anglais, eut la complaisance de s'exprimer dans cette langue, afin que Marcellin pût le comprendre. Ce dernier sut, en l'écoutant, que le médecin Hérophyle, natif de Chalcédoine en Bithynie, et Erasistrate, médecin d'Antiochus, l'un sous la protection d'Alexandre, et l'autre dis-

ciple de Chrysippe, osèrent les premiers interroger la nature jusque dans le corps humain : Hippocrate, qui existait avant eux, ne l'avait observée que sur des animaux. On fit concevoir à Marcellin le secret de la circulation du sang découvert par l'anglais Harvey, médecin de Jacques Ier et de Charles Ier. Il reconnut avec admiration, comment, en s'échappant du cœur, il court, par des canaux nommés artères, répandre dans tout le corps la chaleur et la vie, et revient plus lentement par les veines jusqu'à ce cœur, d'où il s'élance de nouveau tant que l'homme respire. Partout il vit l'élégance et la souplesse des formes jointes à la commodité et à la solidité. On lui démontra l'utilité des fils les plus déliés, sans lui faire pourtant connaître l'usage de tout; car la nature tient encore des mystères en réserve, et les dérobe aux regards du savant qui la poursuit.

Marcellin, en sortant de cette leçon, disait à Michaëlof :

— Quoi ! je porte en moi de si grandes merveilles, et je l'avais ignoré jusqu'à ce jour! A peine osé-je me regarder et me toucher! je suis un miracle vivant de la puissance de Dieu ! je ne puis ni me mouvoir ni respirer, sans mettre en jeu les ressorts les plus admirables ; et ces trésors je les possède sans les posséder! mon sang coule, ainsi qu'on me l'a fait voir, sans que j'y participe en aucune manière. Que de raisons de nous abaisser devant Dieu !

— Marcellin, reprit Michaëlof, d'un air sérieux, je n'avais jamais fait cette dernière réflexion que je trouve cependant bien naturelle. Tu as raison; rien ne prouve mieux que l'anatomie le peu que nous sommes devant celui qui l'a créée. Cette pensée nous rend bien petits !

— Ah ! mon cher maître, répliqua Marcellin avec sensibilité, il faut aussi que nous soyons bien précieux à ses yeux, pusqu'il a daigné nous composer avec tant de soin.

—Crois-tu donc, repartit Michaëlof, que le corps d'un petit oiseau soit moins admirable que le nôtre? nous n'avons en cela sur les animaux aucun avantage dont nous puissions nous enorgueillir; Dieu a traité avec le même soin tous ses ouvrages.

—Il nous en a réservé la connaissance, interrompit Marcellin; il nous traite comme des amis, selon ces paroles de l'Écriture :

« Je ne vous appelle point serviteurs, » parce que le serviteur ne sait point » ce que le maître fait; mais je vous » ai appelé mes amis, parce que je vous » ai fait connaître tout ce que fait mon » père. »

—Fort bien, Marcellin, dit Michaëlof; la meilleure des sciences est au fond de ton cœur.

Michaëlof s'attachait de plus en plus à Marcellin, et le jeune Français répondait à ses bontés par une sincère affection; mais plus cette affection acqué-

rait de force, plus il éprouvait de chagrin en voyant des vices honteux, tels que l'ivrognerie et la colère, se mêler à tant de bonnes qualités. Michaëlof s'enivrait souvent avec des liqueurs fortes, et se portait, en cet état, à des excès condamnables. Marcellin, malgré sa jeunesse, ne pouvait s'empêcher de lui en faire quelques reproches. Un jour entre autres, des officiers russes étaient venus dîner avec lui. Il s'enivra plus qu'à l'ordinaire; dans la chaleur de la conversation, il prit le sabre d'un des convives et le tira contre celui qu'il paraissait aimer le plus au commencement du repas. Marcellin n'entendait point leurs discours, mais il jugea bien au visage enflammé de Michaëlof que ce n'était point une plaisanterie. Tous les officiers, saisis de crainte, quoiqu'armés, demeuraient immobiles, et Michaëlof aurait tué sans doute son malheureux convive, si Marcellin ne s'était jeté sur le sabre, et ne l'eût enlevé à Michaëlof. Ce dernier, plus en fureur

que jamais, frappa si rudement le pauvre Marcellin, qu'il lui démit une épaule. Marcellin s'évanouit.

En ouvrant les yeux il se trouva sur son lit, entre un chirurgien et Michaëlof. Marcellin souffrait beaucoup Il jeta les yeux sur le pilote; il le vit triste et humilié. L'impression qu'avait faite sur lui l'évanouissement de Marcellin avait entièrement dissipé son ivresse. Lorsque le premier appareil fut posé, le chirurgien sortit. Michaëlof, resté seul avec Marcellin, lui demanda si la douleur qu'il éprouvait était bien vive.

—La plus cruelle est là, répondit Marcellin en montrant son cœur; je tremble de connaître les suites de votre fureur; ce malheureux officier....

— Il se porte mieux que toi, répliqua Michaëlof; tu es un imprudent: ne sais-tu pas qu'un homme dans l'ivresse peut attenter aux jours de son meilleur ami?

— Ah! s'il en est ainsi, s'écria Mar-

cellin, comment peut-on céder à un défaut si terrible? On est excusable peut-être de s'y laisser surprendre une fois; mais lorsqu'on en connaît les funestes résultats, oser s'y exposer de nouveau, n'est-ce pas se jeter volontairement au-devant du crime?

— Marcellin, que veux-tu? c'est l'usage en Moscovie.

— Oh! mon cher maître, reprit Marcellin, vous êtes si noble, si généreux; vous avez tant d'amour pour tout ce qui est beau et utile; n'ôterez-vous point de votre âme ce qui la dépare si cruellement? Je ne suis qu'un enfant, mais je vous aime, et tout est permis à la reconnaissance. Promettez-moi donc de vaincre cette fatale habitude.

— J'y ferai mes efforts, Marcellin, répondit Michaëlof tout ému; je tâcherai de me rappeler toujours le mal que je t'ai fait; j'espère que ce souvenir ne me sera pas inutile.

Marcellin commençait à se servir de son bras, lorsqu'un jour Michaëlof, qui travaillait alors à un gros vaisseau de 72 canons, entra dans la maison avec vivacité, et s'écria d'un air satisfait :

— Marcellin, voici de la compagnie qui t'arrive.

Marcellin voit aussitôt entrer une femme, suivie d'une nombreuse famille ; il se sent presser dans leurs bras et croit rêver. Justine et ses enfans étaient devant ses yeux ! Marcellin pouvait-il le croire? Immobile, tantôt riant, tantôt pleurant, il regarde Michaëlof, qui rit de tout son cœur, et Justine qui l'embrasse, et ses frères qui l'embrassent, et ses sœurs qui l'embrassent et qui pleurent de joie. Enfin, il n'en peut plus douter, ce sont eux : ils sont en Hollande, à Sardam, chez Michaëlof. . . . . . . Mais pourquoi sont-ils là ! Que vont-ils y devenir? Il faut que la joie s'apaise comme la douleur.

Justine, étonnée de ses questions, de sa surprise, lui montre une lettre qu'elle a reçue en même temps que la sienne; elle était ainsi conçue :

Pierre Ier, czar de toutes les Russies, désirant introduire dans ses États, les mœurs du midi de l'Europe, y promet une existence agréable à tous les ouvriers qui voudront s'y établir. Il vous invite donc, pour profiter de ses bontés, à passer en Hollande avec toute votre famille, et de là en Russie, où sa majesté vous adressera elle-même. Marcellin vous y accompagnera; votre sort et le sien sont connus du czar. Vous trouverez ci-joint un présent de sa majesté qui vous mettra en état d'effectuer votre voyage.

Signé; LEFORT, *ambassadeur de Russie près des Etats de Hollande.*

— A la vérité, continua Justine, j'ai trouvé assez extraordinaire que tu ne me parlasses point d'une si heureuse fortune,

et je ne pouvais concevoir comment ce grand monarque était descendu jusqu'à nous ; mais tu me diras sans doute.....

— Moi, ma mère, interrompit Marcellin ; et que puis-je vous dire? je ne connais ici que ce pilote, nommé Michaëlof, dont je vous ai indiqué l'adresse et qui a mille bontés pour moi. Il est vrai que j'ai porté ma lettre aux bureaux de l'ambassade, et qu'on l'a prise à sa recommandation, mais je n'ai jamais vu le czar, je ne sais même où il est.

— Hélas! reprit Justine, aurait-on voulu se jouer de notre crédulité! Cependant le riche présent dont la lettre était accompagnée.....

— Oh! ma mère, pour le présent, je soupçonne Michaëlof d'être l'auteur de cette générosité. Il est riche, très riche, j'ai tout lieu de le penser.

— Tu le crois riche, Marcellin; cependant il travaillait dans le port quand nous sommes arrivés. Je demandais la demeure de Michaëlof; en s'entendant

nommer il est venu lui-même, ayant encore ses outils à la main. Un homme riche travaillerait-il ainsi?

— Celui-ci, ma mère, ne fait rien comme les autres hommes, répondit Marcellin; il aime avec passion tous les genres de travail, il fait de tout, il examine tout, et ne vit que pour s'instruire. Mon cher maître, poursuivit-il en s'adressant au pilote, vous seul pouvez nous délivrer de nos incertitudes; de grâce apprenez-nous quel est le sort qui nous est réservé.

Michaëlof serra Marcellin dans ses bras, et lui dit du ton le plus affectueux :

— Mon fils, tu n'as que des sujets de te réjouir; tout ce qu'on a promis à ta mère, on le tiendra. Les ordres du czar sont déjà donnés pour qu'on vous prépare une habitation commode; vous demeurerez à Archangel, en attendant que la ville de Pétersbourg, que Pierre projette de faire bâtir à l'embouchure de la Neva, sur le golfe de Finlande, soit

achevée. Alors vous irez l'habiter, et vos travaux y seconderont les siens.

— Mais, s'écria Marcellin avec un reste d'inquiétude, vous me parlez toujours du czar, comment peut-il nous vouloir tant de bien ?

— Il habite la Hollande, il sait que vous êtes malheureux, il veut changer votre misère en joie.

— Ah ! mon cher maître, conduisez-nous donc à ses pieds....

— Marcellin ! Marcellin ! reprit Michaëlof, ne vois-tu pas à la joie qu'il éprouve qu'il te tient déjà dans ses bras ?

Marcellin tombe à ses pieds en le nommant à sa famille. Tous étendent leurs bras tremblans vers ce grand homme, dont les yeux sont remplis de larmes.

Peu de jours après ils quittèrent la Hollande, et se rendirent à Archangel, sur ce même vaisseau de 72 canons que Pierre avait construit lui-même. Ils étaient accompagnés d'une multitude d'ouvriers en tout genre, que le czar envoyait dans

ses états, pour y répandre leur industrie et leurs travaux. Marcellin et ses frères, établis dans leur nouvelle patrie, travaillèrent avec courage, à se perfectionner dans leur première profession, afin de pouvoir payer par leurs services le maître généreux qui les rendait si fortunés.

CASIMIR.

Comment, mon papa, ce pilote ivrogne et furieux était Pierre-le-Grand !

ADRIENNE.

J'ai été plusieurs fois sur le point de le nommer ; car je sais que ce prince avait abandonné ses états, pour apprendre, parmi les étrangers, tous les arts qu'il voulait y introduire ; mais j'avoue que les vices dont vous parlez, m'ont paru si loin du caractère noble qu'on suppose à un souverain, que j'ai craint de me tromper.

ISABELLE.

Mon papa nous l'a voulu défigurer un peu, afin de mieux nous surprendre par la suite.

M. LÉOPOLD.

Non, en vérité, je vous l'ai peint comme l'histoire en offre le modèle.

ISABELLE.

Quoi! ce prince si courageux, si persévérant, qui suivit une marche si extraordinaire pour civiliser son pays!

M. SILVÈRE.

Ajoûtez : qui passa par tous les grades militaires pour donner l'exemple aux grands de sa cour; qui conserva toujours son rang, quel qu'il fût, dans les batailles et jusque dans les marches triomphales; qui rendit les plus grands honneurs à la mémoire du général Lefort, son ami et son premier ministre, et qui poliça enfin ses états malgré les guerres qu'il eut à soutenir, malgré les intrigues de sa sœur Sophie, et malgré ses sujets eux-mêmes.

M. ALBERT.

Ce même prince n'en fut pas moins emporté, cruel et livré à la débauche.

Ses vertus mêmes ont produit en lui des actions atroces. L'ardeur qu'il avait de réformer sa nation lui fit condamner à mort son propre fils, parce que cet infortuné n'approuvait pas ses nouvelles institutions, et qu'il pouvait un jour les détruire.

ISABELLE.

Ah! que ces lumières me font de peine! Pierre-le-Grand était mon héros. J'avoue que si tout autre m'en parlait ainsi, je refuserais de le croire.

M. LÉOPOLD.

Les hommes ressemblent à une médaille; ils ont deux côtés très distincts. L'un est digne de nos louanges; l'autre mérite notre blâme. L'empreinte du bien efface chez les uns l'empreinte du mal; c'est le contraire chez les autres, et, des deux côtés, il n'y a de différence entre eux que du plus au moins. Nous faisons surtout l'application de cette image aux grands, dont les qualités, soit bonnes, soit

mauvaises, n'échappent à personne, parce qu'ils sont plus exposés à nos régards.

CASIMIR.

D'après cela, on ne doit plus estimer personne.

M. LÉOPOLD.

La conséquence est un peu sévère. Parce que l'écorce de l'orange est amère, faut-il aussi ne pas cultiver ce fruit?

ALEXIS.

Vraiment, mon papa, on aurait grand tort; c'est une excellente chose. Il suffit d'en jeter l'écorce, et de manger ce qui est bon.

M. LÉOPOLD.

C'est aussi ce qu'il faut faire en morale, mes chers enfans; estimons ce qui est estimable, et méprisons ce qui mérite d'être méprisé.

ISABELLE.

Me voilà fort embarrassée maintenant pour trouver un héros.

M. LÉOPOLD.

Oui, si tu prétends le trouver sans faiblesses; mais si tu veux m'en croire, tu ne choisiras, pour objet de prédilection, que la vertu même. C'est elle qu'il faut aimer dans ceux que nous appelons grands hommes. On n'est point exposé alors à voir s'évanouir les images agréables dont on occupait son esprit, parce que la vertu ne peut se démentir sans cesser d'être elle-même.

Lorsque la pendule eut sonné dix heures, M. Léopold donna, en se levant, le signal de la retraite. Les enfans se retirèrent dans leurs chambres, fort satisfaits de leur soirée, et en riant un peu d'Isabelle, qui ne pouvait se consoler de n'avoir plus de héros.

CHAPITRE IV.

L'orage. — Le jardin anglais. — Le jasmin.

QUAND on ressent la punition d'une faute, que la réparation en est encore éloignée, on se livre aux pensées les plus sages, on forme des résolutions courageuses ; il semble alors que rien n'est plus facile que de se corriger. Le désavantage que cette même faute avait entraîné après elle vient-il à perdre de sa force, et le moment de faire quelque violence à ses passions à se rapprocher, on ne retrouve plus les résolutions de la veille.

C'est précisément ce qui arriva à Hypolite. Malgré tout ce qu'il s'était promis,

malgré tous les regrets qu'il avait eus, il ne pouvait se décider à réparer sa faute, à convenir franchement de ses torts. Plus il avait retardé, plus il lui semblait devoir retarder encore. Loin de prévenir par sa démarche le départ de M. Silvère, il l'attendit en feignant de dormir plus long-temps. Hypolite ne se leva que lorsqu'il sut ce monsieur botté, éperonné, et tout prêt à monter à cheval; il ne sortit enfin de sa chambre que lorsqu'il l'eut vu partir avec M. Albert, qui devait l'accompagner jusqu'à Lourdes, où il avait lui-même quelques affaires.

M. Silvère demeurait alternativement l'hiver dans la petite ville de Lourdes, et l'été dans la vallée de Campan, sur le bord de l'Adour. M. Léopold avait en vain essayé de le retenir; il ne voulut même pas attendre le déjeuner, et prit congé de la famille, malgré toutes les apparences d'un orage qui commençait à se former. En partant il engagea ses hôtes à venir le voir à leur tour dans sa vallée

de Campan, avant la saison des pluies. Il promit à Isabelle de lui faire voir dans cette contrée des rochers et des précipices beaucoup plus effrayans que ceux qu'elle admirait à Coaraze.

Bien assuré quil n'était plus dans la maison, Hypolite alla saluer ses parens. Madame Albert était seule; elle copiait une leçon de musique pour Charlotte. Hypolite s'avança dans le dessein de l'embrasser. Madame Albert l'arrêta, et le regardant d'un air sérieux :

— Hypolite, lui dit-elle, l'enfant opiniâtre et orgueilleux qui craint de réparer ses fautes, ne mérite pas les caresses de sa mère.

HYPOLITE.

Maman, ce n'est point par orgueil; c'est par timidité.

MADAME ALBERT.

Quoi! vous êtes plus timide dans vos devoirs que dans vos torts? Vous avez la hardiesse d'insulter un étranger, et vous

n'avez pas celle d'en faire vos excuses à l'ami de votre grand-père? Hypolite, je ne reconnais point là un enfant timide. Je l'étais aussi à votre âge; la présence d'un inconnu me rendait silencieuse; je n'osais attirer sur moi son attention : cela ne m'empêchait pas de réparer mes fautes quand j'avais eu le malheur d'en commettre.

HYPOLITE.

Hier soir j'étais bien décidé à venir ce matin trouver M. Silvère.

MADAME ALBERT.

Vous en avez eu le temps; il ne fait que de partir.

HYPOLITE.

La honte d'avoir tant retardé....

MADAME ALBERT.

Plus vous resterez ainsi, plus cette honte aura lieu de croître. Si vous aviez vu avec quelle indulgence il a reçu les aveux d'Isabelle et de Casimir! combien il estime maintenant leur courage et leur franchise!

HYPOLITE.

Je voudrais bien aussi les avoir imités, et n'être pas sorti du salon.

MADAME ALBERT.

Je le crois ; car enfin vous vous réduisez vous-même à une situation fort désagréable. M. Silvère vient souvent chez votre grand-papa ; il faudra donc que vous vous emprisonniez toutes les fois qu'il renouvellera ses visites, ou que vous supportiez l'expression de son mépris, si vous vous exposez à ses regards sans avoir réparé votre faute.

HYPOLITE.

Maman, il me vient une idée. M. Silvère n'a pour ainsi dire rien à me reprocher. C'est Casimir qui l'a insulté ; je n'ai fait qu'en rire.

MADAME ALBERT.

Isabelle n'était pas plus coupable que vous, cela ne l'a point empêchée de s'avouer fautive. Elle a fort bien senti qu'approuver une action c'est la partager, et

vous le sentiriez aussi sans les insinuations perfides de cet orgueil que je vous reprochais tout à l'heure, et qui cherche à m'échapper, à se satisfaire par tous les moyens possibles.

HYPOLITE.

Pour vous faire voir, maman, que cet orgueil n'est pas aussi opiniâtre que vous le supposez, je veux convenir avec vous de mes torts, et vous prier de me les pardonner.

MADAME ALBERT.

Ce n'est pas assez, mon fils, il faut aussi réclamer l'indulgence de M. Silvère. Peut-il deviner votre pensée?

HYPOLITE.

Vous voyez qu'il n'est plus ici.

MADAME ALBERT.

N'est-ce que son absence qui vous empêche de remplir ce devoir?.... Tenez, le voilà qui entre dans la cour; l'approche de l'orage l'aura sans doute forcé à revenir.

En effet, la pluie qui tombait à verse

ramenait les deux voyageurs. Hypolite surpris, et mécontent de leur retour, fit quelques pas pour sortir de l'appartement. Madame Albert continua :

Eh bien, Hypolite, voilà le fruit de vos promesses ! vous me trompiez.

HYPOLITE.

Non, maman ; mais je ne croyais pas le voir si tôt. Je voudrais me préparer.... Si vous saviez quelle appréhension j'éprouve !

MADAME ALBERT.

Cela est tout simple. Il n'y aurait pas de mérite à réparer ses torts s'il n'en coûtait rien pour le faire. Je vous prédis que si vous sortez de ce salon, l'embarras d'y revenir sera encore plus violent. Allons, mon fils, un peu de courage.

— Ma chère maman, parlez pour moi, reprit vivement Hypolite en entendant les pas de M. Silvère.

Madame, dit ce dernier en saluant madame Albert, j'ai voulu faire le fier ce matin ; j'ai résisté à vos pressantes invi-

tations de prolonger ici mon séjour. Mais quelque honte qu'on éprouve à revenir sur ses pas après une si belle résistance, je me hasarde à chercher auprès de vous une retraite agréable contre la pluie et les éclairs. Croiriez-vous que j'ai balancé long-temps, et que sans votre mari je serais peut-être encore sur la route ?

MADAME ALBERT.

J'aurais peine à le croire si vous n'en conveniez vous-même; car je ne vois aucune raison....

M. SILVÈRE.

Que sais-je, madame? un sot orgueil qui se fourre partout, qui voudrait lutter jusqu'avec la pluie et le tonnerre. On fait quelquefois mille inconséquences par la seule raison qu'on ne peut pas en avouer une.

MADAME ALBERT.

Voilà justement, monsieur, le cas dans lequel se trouve un de mes fils à votre égard, le complice d'Isabelle et de Casimir,

Hypolite enfin qui a beaucoup de regrets de vous avoir offensé, et qui n'ose pas vous l'exprimer lui-même.

En disant ces mots elle présentait Hypolite à M. Silvère.

— Il me semble, ma bonne amie, reprit M. Albert, qu'Hypolite ne devait point avoir besoin d'interprète dans cette occasion. Ta complaisance lui ravit tout le mérite de sa démarche; j'ai même le soupçon qu'elle n'est qu'une sorte de violence que tu lui fais, et qu'il n'approuve pas; c'est ce que me confirme son silence.

HYPOLITE.

Mon père, vous présumez mal de mes intentions. Je pense ce que maman a bien voulu dire pour moi, et je prie monsieur d'en être persuadé.

M. Albert branla la tête. Il n'était point satisfait du secours que la faiblesse maternelle avait prêté à ce petit orgueilleux. Il aurait voulu pousser à bout un défaut qui lui paraissait déjà bien enra-

ciné, et qui perçait encore jusque dans la réparation, par la contenance froide et contrainte, et par les paroles mesurées du coupable. M. Silvère, qui ne savait point déguiser ses sentimens, répondit à Hypolite :

— Mon ami, je ne songe plus à ce qui s'est passé, et c'est plutôt pour vous que pour moi que cette aventure méritait de l'attention. Il importe qu'un enfant sensible et bien élevé respecte ceux qui sont au-dessus de lui par leur âge et leur expérience; mais l'absence de ce même respect ne fait absolument aucun tort aux personnes qui le méritent. Je reçois vos excuses de tout mon cœur ; cependant, à vous parler sans détour, j'aurais mieux aimé qu'à l'exemple de votre frère et de votre sœur, vous fussiez venu tout naïvement de vous-même, au lieu d'y réfléchir si long-temps. La jeunesse est sujette à faillir; c'est pourquoi elle doit être prompte à réparer ses fautes.

Le déjeûner était prêt ; comme Isa-

belle et Adrienne ne paraissaient point, madame Albert alla s'informer de ce qui les retenait absentes. Elle les trouva l'une et l'autre dans la salle d'étude, Adrienne assise dans un coin, la tête cachée entre ses mains avec tous les signes d'une grande frayeur, tandis qu'Isabelle, debout auprès d'une fenêtre, contemplait les effets de l'orage, et se moquait des craintes de sa sœur.

— Eh! bien, mes filles, dit madame Albert, à quoi vous amusez-vous donc? On vous attend pour déjeûner.

— Ah! maman, s'écria Adrienne, quel orage!

— Quel beau spectacle! dit à son tour Isabelle; voyez donc ces éclairs qui sillonnent la nue, ces torrens qui se répandent de tous côtés, ces grands arbres que le vent fait courber jusqu'à terre! J'ai déjà vu tomber deux pins énormes...! Ecoutez ce bruit du tonnerre, comme il est magnifique.... Ce n'est d'abord qu'un roulement sourd; peu à peu il augmente, puis il de-

vient éclatant... le fracas redouble ; il est répété par tous les échos des montagnes, qui le prolongent et le portent dans le lointain.

MADAME ALBERT.

Oui, je conviens que cela est fort beau ; mais Adrienne paraît souffrir de ce quvous cau se tant de plaisir à voir.

ISABELLE.

C'était bien pis tout à l'heure : elle avait fermé jusqu'aux volets ; elle craignait de voir les éclairs. J'ai beau me moquer de sa faiblesse.

MADAME ALBERT.

Il serait plus généreux d'y avoir égard en n'ouvrant pas ainsi les fenêtres, puisque cela lui cause tant de peine. On n'est point maître de la frayeur ; et les souffrances qu'elle occasionne, sont bien propres à inspirer de l'intérêt.

ISABELLE.

Mais, maman, il est ridicule de craindre le tonnerre.

MADAME ALBERT.

Pourquoi?

ISABELLE.

Mon père ne nous a-t-il pas expliqué qu'il est aussi naturel que la pluie et le soleil? qu'il est même nécessaire comme eux?

MADAME ALBERT.

Pour être nécessaire et naturel, en est-il pour cela moins dangereux? Lorsque le tonnerre est près de vous, n'êtes-vous pas évidemment exposée?

ADRIENNE.

Je suis bien aise de vous entendre parler ainsi, maman; cela me prouve que j'avais raison d'être effrayée et de fuir la lueur des éclairs.

MADAME ALBERT.

Vous auriez tort aussi d'en tirer cette conséquence, Adrienne. La grande frayeur et la grande sécurité, sont, dans ce cas, deux excès aussi déraisonnables l'un que l'autre. Vous êtes trop sensée pour croire

que l'obscurité empêchera la foudre de vous atteindre; c'est donc par un véritable enfantillage que vous la recherchez.

ISABELLE.

Mais, maman, que faut-il donc faire dans cette occasion?

MADAME ALBERT.

Il faut occuper son âme des sentimens religieux qu'un pareil spectacle est propre à y faire naître.

ADRIENNE.

Je me rappelle, maman, que vous blâmiez votre gouvernante Eulalie, à Bordeaux, parce qu'elle se jetait à genoux pendant l'orage, prétendant que c'était une punition de Dieu qui la menaçait.

MADAME ALBERT.

Aussi n'est-ce point une pareille dévotion que je vous recommande. Celle-là est fausse, ridicule, et ne convient qu'à l'ignorance. Comme l'a fort bien observé Isabelle, les effets du tonnerre sont naturels, et ne nous menacent pas plus que les

autres accidens ; mais puisqu'ils font sur nous plus d'impression, mettons à profit cette occasion de penser à la grandeur de Dieu et à la puissance qu'il a sur notre vie. Cela ne doit pas nous empêcher d'admirer ce spectacle, si nous nous en sentons la force. Toutefois, il vaut encore mieux respecter la faiblesse des autres, que d'acquérir avec dureté la gloire de s'élever au-dessus d'elle.

Le temps s'était éclairci pendant le déjeûner ; le soleil brillait dans toute sa force. Les deux voyageurs se remirent en route en sortant de table. Casimir, Hypolite et Alexis s'occupèrent de leurs études. Madame Albert et ses filles, ayant pris leurs ouvrages, accompagnèrent M. Léopold dans le jardin. On tira des chaises du pavillon, et l'on s'assit vis-à-vis le groupe de Priam et d'Achille.

La nature était bien fraîche, bien r'ante, telle enfin qu'on la voit après la pluie. Les arbustes, que la sécheresse faisait languir, avaient repris de la force

et de la couleur; encore chargés de gouttes d'eau, ils répandaient autour d'eux une nouvelle rosée toutes les fois qu'un doux zéphir les balançait. Les fleurs, portées sur une tige frêle et délicate, restaient encore couchées sur le gazon, car la pluie avait été très violente; mais jusque dans cet état, elles annonçaient de la fraîcheur, et semblaient n'attendre qu'un rayon de soleil pour briller de tout leur éclat.

Adrienne ayant promené ses yeux autour d'elle, dit à M. Léopold :

— Mon grand-papa, votre jardin est bien beau, mais s'il était fait à l'anglaise, ne serait-il pas encore plus agréable?

M. LÉOPOLD.

Peut-être. Explique-moi d'abord ce que tu entends par un jardin à l'anglaise.

ADRIENNE.

C'est un jardin qui imite les variétés de la nature. Par exemple, au bout d'une allée tortueuse, on rencontre tout à coup des ruines qu'on y a élevées exprès; un peu

plus loin se trouvent une chaumière, un étang, un moulin, une grotte, un pont, une montagne; tout cela est dispersé avec art dans une médiocre étendue de terrain.

M. LÉOPOLD.

A cette dernière condition près, j'ai aussi un jardin dans ce genre.

ADRIENNE.

Ah! mon papa, je voudrais bien le voir; ayez la bonté de m'y conduire.

M. LÉOPOLD.

Je ferai mieux : je vais, sans nous fatiguer, te mettre à même de le parcourir des yeux. Entrons dans ce pavillon.

Ce pavillon était terminé par une terrasse de dessus laquelle on découvrait un immense horizon. Adrienne ne put s'empêcher d'en être frappée, mais revenant à sa première idée, elle demanda encore où était le jardin anglais.

— Il s'offre de tous côtés à tes regards, reprit M. Léopold; en as-tu vu quelquefois de plus beaux?

ADRIENNE.

Non, sans douté; mais enfin, mon papa, ce n'est que la campagne.

M. LÉOPOLD.

Adrienne, que penserais-tu d'une personne qui ayant le bonheur de vivre avec son ami, le quitterait pour avoir le plaisir de considérer son portrait en miniature?

ADRIENNE.

Je ne sais trop ce que j'en dirais, tant cela me paraît ridicule.

M. LÉOPOLD.

Eh bien! je serais cette personne-là, si, au milieu d'une campagne aussi magnifique, je m'avisais d'en faire une pitoyable imitation. Les jardins anglais conviennent aux habitans des villes, ou à ceux qui vivent au milieu des landes et des plaines stériles. Privés des charmes les plus rians de la nature, ils s'efforcent d'en rassembler quelques traits, et ils font bien. Mais moi, que puis-je désirer ici? des eaux? les montagnes ne m'en laissent

jamais manquer. J'aperçois le lac de Lourde, qui a une lieue d'étendue. Ces vallons, ces collines, sont couverts des ruines des châteaux-forts qui les dominaient ; la grotte de Campan avec ses belles *stalactites* (1), est là près de la marbrière, et les douze ponts de marbre qui sont sur la route de Barèges, valent bien tous les ponts chinois de Bordeaux et d'ailleurs.

ADRIENNE.

Cela serait admirable, si vous pouviez parcourir, dans quelques heures, tous les endroits dont vous me parlez.

M. LÉOPOLD.

J'en serais bien fâché ; un pareil rapprochement me priverait de toute leur

---

(1) Les stalactites sont des concrétions pierreuses de différentes formes, et assez semblables, en général, aux glaçons qui pendent des toits, en hiver. On les trouve dans les grottes et les cavernes, aux voûtes ou aux parois desquelles elles sont attachées.

grandeur. Je les ai vus; j'en conserve trop bien le souvenir pour en supporter l'imitation.

ADRIENNE.

Quel avantage trouvez-vous donc à votre jardin, avec ses charmilles et ses statues ?

M. LÉOPOLD.

Celui d'une promenade voisine, à l'ombre et sur un terrain uni. Depuis que je deviens vieux, j'ai besoin de marcher à mon aise. Je lis souvent en prenant ce plaisir ; de longues allées droites m'accommodent beaucoup mieux que ne feraient des détours continuels. Si je quitte ma lecture, je m'arrête avec satisfaction devant des statues qui me rappellent des personnages fameux ; elles m'inspirent des pensées beaucoup plus agréables que ne feraient la vue de quelques centaines de pierres cimentées les unes avec les autres pour imiter une caverne.

ADRIENNE.

Je sens très bien toute la justesse de

votre raisonnement, mon papa, et je commence à m'apercevoir que le mien ne valait rien du tout. Jusqu'ici j'avais méprisé les jardins symétriques ; il me semblait que ceux qui les préféraient aux autres, dédaignaient la nature, et je vois à présent qu'ils sont quelquefois la preuve même du respect que l'on a pour elle.

Ils retournèrent alors auprès de madame Albert, qui travaillait toujours avec Isabelle et Charlotte. Cette dernière, s'ennuyant un peu de son ouvrage, pria sa mère de lui permettre de le quitter, pour aller voir ce que la pluie avait fait à son parterre.

— Maman, ajouta-t-elle, je voudrais bien que vous y vinssiez aussi. J'ai un jasmin qui mérite d'être vu. Il est si fleuri qu'on le croirait couvert de neige. En approchant du parterre on est d'abord averti de sa présence, par l'odeur qui s'en exhale. Mon grand-papa s'est arrêté hier devant lui plus d'un quart d'heure ; il peut vous dire qu'on n'en voit guère de pareils,

— Allons donc jouir de cette huitième merveille du monde, répliqua madame Albert en souriant ; aussibien voici l'heure de notre leçon de dessin.

Charlotte quitta son ouvrage en sautant de joie, et prit avec ses parens le chemin de son parterre. Elle avait bien de la peine à régler la vivacité de sa marche sur la marche plus posée de M. Léopold. Elle allait et revenait sans cesse autour de lui, comme si l'activité de ses mouvemens eût été capable de précipiter ceux du vieillard.

— Ne le sentez-vous pas d'ici, maman ? disait-elle à madame Albert. Pour moi, il me semble que je le trouverais les yeux fermés.

Madame Albert riait de tout son cœur, car elle ne sentait rien. Lorsque Charlotte ne s'en trouva plus qu'à dix pas, il lui fut impossible de contenir son impatience. Une charmille le lui cachait encore ; elle se hâte de la franchir.... Quel spectacle se présente à ses yeux ! Le grave Manuello,

armé de longs ciseaux, venait de tondre le superbe jasmin ! les débris de ses branches parfumées se trouvaient épars sur la terre.

Le rouge le plus vif colora au même instant le visage de Charlotte ; ses yeux étincelans de fureur ne purent être adoucis par les torrens de larmes qu'ils répandirent; un tremblement universel la saisit... elle voulut parler, et ne put proférer que ce peu de mots :

— Méchant ! qu'avez-vous fait ?

— Calmez-vous, mademoiselle Charlotte, répondit Manuello; j'ai tondu ce jasmin afin qu'il refleurisse dans quelques mois. Il se flétrissait.

Charlotte, criant toujours sans pouvoir dire une seule parole, se jeta furieuse sur l'Espagnol, dans le dessein de le frapper. Comme sa force ne répondait point à sa volonté, elle se mit à trépigner de rage, sans pouvoir être contenue par la présence de sesparens. Les consolations qu'ils voulurent lui donner, redoublèrent ses cris

et ses larmes. Cependant Manuello, taillant, tondant toujours, disait avec son flegme imperturbable :

— La colère est comme un torrent furieux que les pluies font naître et qui disparaît avec elle. Dans la sécheresse, on ne sait ce qu'il est devenu. Le filet d'eau qui le remplace ne suffirait pas pour désaltérer une troupe de passereaux.

La colère est une aveugle qui ne veut pas qu'on lui ouvre les yeux ; c'est une sourde qui ne veut pas qu'on la fasse entendre ; c'est une malheureuse qui ne veut pas être consolée. La puissance et la force sont dangereuses en cet état ; la faiblesse n'inspire que de la compassion ; car tout le mal retourne sur elle-même.

La colère est une maladie.. .

Charlotte, que ce discours irritait encore davantage, s'échappant des bras de madame Albert et de ses sœurs qui s'efforçaient de la calmer, arracha de magnifiques œillets qui commençaient d'éclore, et les jeta tous à la fois à la tête de

Manuello. Les autres fleurs subirent le même sort. Elle se faisait un plaisir de détruire ce parterre qui, auparavant, était pour elle une source de délices. Cela ne l'empêchait ni de pleurer, ni de crier, ni de donner tous les signes de la plus violente colère. Il était aisé de voir que si elle ne se vengeait pas sur l'Espagnol, c'est qu'elle n'avait pas assez de forces. Désespérée de la voir dans cet état, madame Albert avait les yeux remplis de larmes. M. Léopold conseillait à sa fille de garder le silence, et d'attendre que le *torrent* fût passé, comme le disait Manuello. Pour ce dernier, il ramassait les beaux œillets en répétant d'un air calme et pourtant affligé :

— Ce n'était pas la peine de prendre tant de soin de ces belles fleurs pour les voir mutiler ainsi. Cet œillet tricolore était près de s'épanouir ; ce lis du Canada serait devenu aussi grand que moi; ces croix de Jérusalem, ces valérianes d'Angleterre, ces pivoines produisaient ensemble un si charmant effet !

Tandis qu'il regrettait ainsi la perte de chacune de ses fleurs, Charlotte, épuisée de rage et de fatigue, se laissait enfin entraîner par sa mère, qui la conduisit à la maison. Tous ses traits, naturellement agréables, étaient défigurés. Son visage entier ne présentait plus qu'une masse rouge et bouffie. Elle étouffait dans sa robe ; il fallut la délacer et la mettre au lit. Le mal de tête et la fièvre s'en suivirent. M. Albert la trouva fort malade en arrivant. Il fut d'abord surpris de la voir seule dans sa chambre avec Bibiane, et cet abandon s'accordait peu avec la grande tendresse que madame Albert avait pour ses enfans ; mais lorsqu'il sut tout ce qui s'était passé, il ne s'en étonna plus, et se retira lui-même en la laissant aux soins de la bonne gouvernante.

M. Léopold avait eu quelque peine à obtenir de sa fille cette marque de mécontentement. En mère sensible, elle s'affligeait bien plus qu'elle ne s'irritait des défauts de ses enfans. La maladie de Char-

lotte, quelle qu'en fût l'origine, lui causait déjà de l'inquiétude ; mais, aussi soumise aux désirs de son père que pleine de condescendance envers son époux, elle s'était résolue à cet acte de rigueur dont elle reconnaissait la nécessité.

Charlotte y fut extrêmement sensible. C'était la première fois que sa famille l'abandonnait dans un moment de souffrance; car on ne permettait pas même à ses frères ni à ses sœurs d'aller la consoler. Sa fureur s'était tout à fait calmée. Charlotte abattue et humiliée pleurait en silence. Bibiane, qui tricotait à côté de son lit, ayant entr'ouvert ses rideaux pour voir si elle dormait, lui demanda la cause de sa tristesse.

— Hélas! répondit Charlotte, ne voyez-vous pas que tout le monde m'abandonne? Mon père, mon grand-papa, maman, qui est si bonne, viennent-ils savoir si je souffre? Mes frères, mes sœurs ne s'en inquiètent pas davantage. Je vois bien qu'on ne m'aime plus! Lorqu'ils sont malades, je n'ai pas, moi, le courage de me divertir.

BIBIANE.

Ma chère demoiselle, c'est qu'alors ce n'est pas de leur faute ; ils ne se sont pas attiré leurs souffrances par un accès de colère.

CHARLOTTE.

Je vous assure, Bibiane, que je ne les abandonnerais pas quand même ils seraient la cause de leur mal. Ah! je vois bien qu'on ne m'aime plus! Si je meurs, maman n'aura aucun regret d'avoir perdu sa pauvre Charlotte.

BIBIANE.

Il faut espérer, mademoiselle, que vous n'en mourrez pas. Vous serez plus heureuse que ma pauvre petite sœur Véronique.

— Comment, Bibiane, reprit Charlotte avec inquiétude, est-ce que votre sœur est morte pour s'être mise en colère?

BIBIANE.

Vraiment oui, ma chère demoiselle.

CHARLOTTE.

Quoi! sans avoir aucune autre maladie?

BIBIANE.

Elle en avait bien éprouvé une, mais cela n'eût rien été sans l'accès de colère auquel elle se livra. C'est ce qu'ont déclaré tous les médecins d'Orthès, où elle est morte.

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu! cela est effroyable! mourir pour s'être mise en colère! Mais cette colère avait sans doute duré plus long-temps que la mienne. Bibiane, racontez-moi, je vous prie, comment cette cruelle aventure est arrivée.

BIBIANE.

Véronique, à peu près de votre âge, était la plus belle enfant d'Orthès. Elle avait de l'esprit, un bon cœur, d'heureuses dispositions au travail. Son seul défaut était la colère! pour une bagatelle Véronique se livrait à des accès de fureur inconcevables. Enfin, ma chère demoiselle, pardonnez-moi cette comparaison; mais je ne puis mieux vous la dépeindre qu'en vous disant qu'elle ressemblait dans

ces momens à ce que vous étiez vous-même ce matin.

CHARLOTTE.

Quoi ! sa colère n'était pas plus violente?

BIBIANE.

Je ne crois pas que cela soit possible.... Ah ! ma chère demoiselle ! si vous vous étiez vue, si j'avais osé vous conduire devant un miroir, vous ne me feriez pas cette question.

Charlotte soupira et ne répondit rien. Bibiane reprit ainsi :

Véronique fut atteinte de la petite-vérole. Cette funeste maladie fit de si grands ravages sur sa figure, que, de belle qu'elle était, ma pauvre sœur devint laide à faire peur. Échappée à tous les dangers, elle commençait à reprendre des forces, lorsqu'un jour il lui prit fantaisie de se regarder. Ma mère s'y opposa : elle avait serré soigneusement tous les miroirs, désirant attendre le parfait rétablissement de Véronique pour lui donner connais-

sance d'un changement qui pouvait l'affliger. Véronique, irritée de cette contradiction, s'abandonna à ses violences ordinaires. La fièvre la reprit avec un crachement de sang, et la malheureuse enfant périt au bout de quatre jours. Ce que je vous dis là, mademoiselle, n'est point une histoire faite à plaisir. Toute la ville d'Orthès en a été témoin, et votre grand-papa peut vous la confirmer lui-même.

— O ma chère Bibiane ! s'écria Charlotte toute en pleurs et en pressant la main de la bonne gouvernante, je vais peut-être mourir aussi !

BIBIANE.

Non, ma chère demoiselle, non, vous n'en mourrez pas pour cette fois, s'il plait à Dieu. Vous ne sortez point d'avoir la petite-vérole comme Véronique, mais à l'avenir tâchez de vous modérer. Ce qui n'arrive pas un jour peut arriver l'autre.

CHARLOTTE.

Bibiane, si maman croyait que cela fût

aussi dangereux, elle viendrait me voir. Elle ne se doute pas qu'on peut en mourir.

BIBIANE.

Soyez paisible jusqu'à demain, ma chère petite, et demandez pardon à Dieu de la faute que vous avez commise, en attendant que vous puissiez en témoigner vos regrets à vos parens.

Le lendemain, en s'éveillant, Charlotte n'avait plus de fièvre ; la fatigue seule lui en était restée. Elle commença seulement alors à être délivrée de la crainte de mourir. Bibiane ne lui permit que fort tard de se lever. Elle entra dans le salon où toute la famille était rassemblée. Personne ne parut faire attention à elle. La pauvre Charlotte alla s'asseoir sur le petit tabouret que madame Albert avait sous les pieds, et appuyant sa tête sur les genoux de sa mère, elle pleura amèrement.

— Est-ce le repentir qui fait couler vos larmes, ma fille? lui demanda madame Albert.

— Oh oui ! maman, s'écria Charlotte, c'est le repentir et aussi la douleur d'avoir perdu votre amitié.

Dès ce moment, l'indulgence reprit la place de la sévérité ; on accorda le pardon à la pauvre Charlotte ; on reçut sa promesse de se modérer à l'avenir, et chacun de ses parens scella la réconciliation par un baiser. Ses frères et ses sœurs lui prodiguèrent les plus tendres caresses pour se dédommager de la contrainte qu'on leur avait imposée à cet égard. Lorsque la paix fut faite, on s'entretint de la colère, de l'humiliation dans laquelle elle nous plonge, des crimes qu'elle peut faire commettre, et des effets malheureux qu'elle entraîne à sa suite.

— Croiriez-vous, maman, dit Charlotte, que la colère peut faire mourir ?

MADAME ALBERT.

Cela peut-être ; c'est le propre de tous les déréglemens ; mais d'où te vient cette réflexion ?

Pour toute réponse, Charlotte, à qui l'histoire de Véronique était toujours présente, la raconta à ses parens.

— Bibiane t'a dit la vérité, répliqua M. Léopold. Je passais à Orthès lorsque cet accident y arriva ; tous les médecins l'attribuèrent à la colère.

CASIMIR.

Il faut convenir que voilà un terrible défaut, et d'ailleurs nous en avons pu juger par ce que vous nous avez raconté de Michaëlof, dans les ouvriers de Sardam. Cependant les personnes violentes passent pour avoir un bon cœur.

M. LÉOPOLD.

A quoi sert-il d'être bon, si l'on se conduit comme les méchans? Un regret tardif réparera-t-il les maux que produit une fureur aveugle? Ce même Michaëlof, tout en chérissant Marcellin, lui démet une épaule; qu'eût-il fait de plus avec un mauvais cœur?

Après le dîner on alla faire un tour de

promenade. On se dirigea exprès du côté du parterre de Charlotte. Il était encore couvert des œillets et des autres fleurs qu'elle avait arrachés avec violence. A cet aspect Charlotte baissa honteusement la vue.

—Eh bien ! disait M. Albert, ce jasmin qui est la cause de tant de désastres, ce même jasmin sera bientôt le seul ornement de ce parterre.

CHARLOTTE.

Vous croyez donc aussi, mon père, qu'il refleurira cette année ?

M. ALBERT.

Certainement. Avant deux mois il sera aussi blanc qu'il l'était, ce qui n'arrive que lorsqu'on a la précaution de le tondre.

CHARLOTTE.

Si, au moins, on avait attendu que toutes les fleurs fussent tombées !

M. ALBERT.

Depuis quelques jours il commençait à les perdre, la pluie avait achevé de le défleurir.

CHARLOTTE.

Manuello avait donc raison de faire ce qu'il faisait? J'ai bien mal répondu à sa bonne intention!

On se promena encore quelque temps. Avant de quitter le jardin, Charlotte pria Manuello, qui travaillait dans un des carrés, d'excuser son emportement.

— Je ne vous en veux point, mademoiselle Charlotte, répondit Manuello; vous ne m'avez fait aucun mal. C'est vous qui avez souffert, et qui serez privée des fleurs que vous aimez tant, car ce n'est plus la saison de les cultiver; il faut attendre jusqu'à l'année prochaine. Vous êtes fâchée maintenant de les avoir arrachées. Je vous le disais bien : celui qui se laisse transporter à la colère en porte la peine, et la pierre retourne sur celui qui la roule (1).

Après avoir prononcé cette sentence, Manuello salua Charlotte, et se remit à

---

(1) Prov. de Salomon. Ch, 19-26. v. 19-27.

son ouvrage. Charlotte vint rejoindre sa famille. On applaudit à l'action qu'elle venait de faire, avec d'autant plus de raison, qu'elle ne lui avait été inspirée que par son propre cœur.

Vers le soir, Charlotte se trouvant très fatiguée à cause de la mauvaise nuit qu'elle avait passée, demanda la permission d'aller se mettre au lit.

— Tu n'entendras donc pas l'histoire que mon grand-papa va nous raconter? s'écria Alexis.

Charlotte demeura interdite à ces paroles. Elle ignorait que M. Léopold, satisfait de l'application de ses petit-enfans, s'était engagé, avant le lever de Charlotte, à leur procurer ce plaisir. En l'apprenant, elle aurait bien voulu rester; mais madame Albert, qui voyait tout le besoin qu'elle avait de prendre du repos, s'y refusa absolument. Charlotte se retira avec docilité, quoique livrée aux plus vifs regrets. Elle vit dans cette priva-

tion une nouvelle suite de la colère, et ne l'en détesta que plus sincèrement.

La soirée était fort belle et éclairée par la lune. Toute la famille se rendit sur une petite colline appuyée contre des rochers, couverts de sapins et de bouleaux. Le chèvrefeuille pendait en festons le long de ces rochers, et mêlait le doux parfum de ses fleurs à l'odeur de rose qui s'exhalait des bouleaux. Un vent doux joignait de temps à autre son murmure à celui des eaux qui tombaient en cascades dans les ravins du voisinage, et ridait légèrement la surface d'un ruisseau paisible qui coulait au pied de la colline. C'est en ce lieu que chacun s'assit pour écouter M. Léopold, qui raconta l'histoire contenue dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

AZUMA,

OU

CURIOSITÉ ET COURAGE.

Il y a environ 300 ans qu'on ne divisait la terre qu'en trois grandes parties : l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Séparée de la quatrième par des mers immenses, les habitans de l'ancien continent ne la soupçonnaient pas plus que ceux du nouveau ne se doutaient de notre existence. La nature semblait avoir mis entre eux et nous des barrières éternelles ; le génie d'un seul homme osa les franchir.

Christophe Colomb, en examinant une carte de géographie, devina l'existence de l'Amérique. Gênes, sa patrie, traita de folie une façon de penser si extraordinaire, et refusa de seconder son entreprise. Isabelle et Ferdinand, qui régnaient en Espagne, l'accueillirent plus favorablement. Ils lui accordèrent trois petits vaisseaux, avec les titres d'amiral et de vice-roi des pays qu'il allait découvrir.

Il parcourait rapidement des mers immenses et inconnues. Les Espagnols, effrayés de la distance où ils se voyaient de leur patrie, et désespérant de rencontrer jamais le but d'un si long voyage, se mutinèrent contre Colomb, et voulaient le précipiter à la mer pour retourner ensuite en Europe, lorsqu'on découvrit l'une des îles Lucayes. Colomb, à qui cette découverte sauvait la vie, l'appela *San-Salvador*, ou Saint-Sauveur, et il en prit possession au nom d'Isabelle.

Je ne vous parlerai en ce moment ni des contradictions sans nombre qu'éprouva

Colombe de la part de ceux qui l'accompagnaient, ni des disgrâces que la cour d'Espagne lui fit essuyer, ni des fers dont Bovadilla, envoyé par cette même cour pour juger entre l'amiral et ses soldats, chargea indignement les mains de ce grand homme. Ses aventures sont assez intéressantes pour former à elles seules le sujet d'une histoire, et plusieurs d'entre vous les connaissent déjà. Ce qu'il vous importe maintenant de savoir, c'est que des hommes cruels et avides de richesses marchèrent sur les pas de Colomb. Fernand Cortez, aventurier plein de hardiesse, de persévérance et de courage, conquit le vaste empire du Mexique. La ruse et la force, employées tour à tour, lui soumirent deux puissans monarques, après la mort desquels il étendit sur toute la nation le joug pesant de la servitude.

Gélisco, favori de Guatimozin, dernier empereur du Mexique, après avoir longtemps combattu pour la liberté de sa patrie, refusa de subir le joug imposé à ses

compatriotes, et se réfugia dans les montagnes de la province de Zapoteca.

Il y vivait depuis vingt ans, enseveli au fond d'une savane (1) impénétrable. Trois montagnes hideuses, couvertes de rochers stériles, et dans les flancs desquelles grondait un tonnerre sourd qu'on attribue à la fusion des métaux qu'elles renferment, environnaient cette solitude au nord, au sud et à l'occident. L'orient se trouvait défendu par une épaisse forêt d'acacias de toute espèce, dont les branches épineuses, fortement entrelacées, formaient un rempart inaccessible. La partie de la savane qui touchait à cette forêt ne présentait qu'un marais impraticable, hors une petite portion que Gélisco, aidé de ses esclaves, avait desséchée et cultivée à

---

(1) Savane. Nom espagnol que l'on donne en Amérique aux endroits incultes où peuvent pâturer les animaux. Ces savanes sont souvent marécageuses, et situées au bord des rivières qui les inondent fréquemment.

force de patience et de travail. Il y construisit deux cases, l'une pour sa famille et l'autre pour ses serviteurs. Le bois de fer et le tulipier, taillés en forme de pieux et étroitement unis par des lianes, composaient les murailles de ces habitations, dont le toit était recouvert par des feuilles de balisier. Autour des cases, Gélisco avait semé du manioc, des patates, du maïs ; et diverses sortes de palmiers, aboudans en fruits, les protégeaient de leur ombrage. La vanille, la passiflore, la liane à raisin grimpaient ensemble d'arbre en arbre, formant partout des arcades et des berceaux.

Oublié de tout l'univers sans pouvoir en perdre le souvenir, et paisible sans être heureux, Gélisco vieillissait dans cet asile, le front toujours chargé d'ennuis Un fils qui lui était né dans cette solitude augmentait encore ses tourmens. La nature en le faisant naître le dernier semblait l'avoir condamné à fermer les yeux à toute sa famille, et à mourir seul après elle.

Les premières années d'Azuma (ainsi se nommait le jeune Mexicain) s'écoulèrent comme celles de tous les enfans, dans une heureuse insouciance du passé et de l'avenir. D'abord ses mains débiles partagèrent les occupations des femmes. Assis avec sa mère et ses sœurs sur de petits sacs remplis de feuilles de palmier, dans l'intérieur de la case, il formait des nattes avec les fibres qui enveloppent la noix de coco; il apprenait ensuite à les embellir de dessins faits avec des plumes de diverses couleurs. Un vieux esclave lui enseignait à ciseler et à peindre les noix de cocos qui leur servaient de vases. Quand ses forces augmentèrent, Azuma se livra à des travaux plus utiles. Ses journées furent partagées entre la culture du maïs, la chasse et la récolte des fruits. Armé de ses flèches, il s'enfonçait dans les bois pour y surprendre le peu d'oiseaux que leur petite colonie attirait dans ce désert. Il ramassait le cacao sauvage dont ces forêts étaient remplies, et le portait à sa mère, qui en

composait une boisson, en le faisant infuser dans de l'eau chaude avec du miel ou du piment, suivant l'usage du pays. Quelquefois au clair de la lune, Azuma allait épier les tatous au bord des marais. Ce sont des quadrupèdes assez petits, auxquels la nature a donné une cuirasse au lieu de poil pour couverture. Cette cuirasse n'est pas d'une seule pièce comme celle de la tortue; elle est disposée par bandes mobiles, et embellie d'un dessin fort régulier semblable à une mosaïque. Ces animaux sont tristes et timides; ils ne font de mal qu'aux jardins, et logent dans des terriers qu'ils se creusent en peu d'instans. Comme ils ne sautent ni ne grimpent, leur unique ressource pour échapper aux chasseurs est de se faire bien vite une retraite sous terre. Si on les attrappe avant qu'ils aient pu s'y introduire, ils se contractent en rond si fortement que l'homme le plus vigoureux ne peut les desserrer ni les étendre, si ce n'est en les approchant du feu, dont la chaleur

les oblige à s'allonger d'eux-mêmes. La chair de quelques uns est un mets fort délicat, et leur cuirasse sert à faire de jolies corbeilles.

Azuma, privé des avantages de la société, jouissait avec profusion des faveurs de la nature. La force, l'agilité, la finesse de l'ouïe et de la vue s'étaient développées en lui avec beaucoup plus de perfection que chez les hommes civilisés. Il aimait à courir rapidement dans les chemins les plus difficiles, et découvrait les nids des oiseaux dans le feuillage des arbres les plus élevés. Il aperçut un jour celui d'une espèce de chardonneret appelé cou-jaune, suspendu à l'extrémité d'une branche de tulipier, arbre qui parvient à une grande hauteur. Celui-ci, gêné par d'autres, s'était penché sur un abîme. Sa position eût effrayé le plus téméraire des Européens; mais Azuma joignait à l'habitude du péril une vivacité de désir qu'on ne lui avait jamais appris à modérer. Il regarda un moment ce nid qui, au lieu d'être appuyé

sur l'arbre, se balançait au gré des vents sous la forme d'un petit matelas roulé sans autre attache qu'un lien artistement fixé à la branche dont il suivait des ondulations. Azuma se dépouille de sa tunique de feuilles de palmier, et embrassant le tronc de l'arbre incliné sur l'abîme, il monte hardiment jusqu'à son sommet. Il eut quelque peine à s'emparer du nid qu'un vent frais ramenait et disputait sans cesse à ses doigts impatiens. Il se saisit enfin, et, satisfait de sa conquête, il promène ses regards autour de lui. Au fond de l'abîme sur lequel il est suspendu, il aperçoit un tigre dévorant le cadavre d'un Espagnol. Le voisinage de ce tigre, animal dont il connaît toute la férocité, n'est pas ce qui le touche; frappé de la couleur du cadavre, des vêtemens qui le couvrent, de son existence même qu'il ne soupçonnait pas, il se sent agité de mille sentimens confus. Gélisco ne lui avait jamais parlé des malheurs de sa patrie; les autres habitans de la savane avaient imité son

silence. Azuma, plongé jusqu'à ce moment dans une ignorance profonde, ressemblait à un homme qui découvre pendant la nuit une lumière extraordinaire. Il a beau fixer ses regards sur cette clarté inconnue, et en suivre tous les mouvemens, il ne devine point ce qui peut la produire. De même Azuma immobile, les yeux attachés sur le corps de l'Espagnol, abandonnait son esprit à mille conjectures.

Au milieu de son trouble, il va trouver Gélisco. Celui-ci l'écoute en frémissant. Il s'écrie :

— Les barbares auraient-ils découvert ma retraite?

Il s'arme de ses flèches, et suivi de ses esclaves, armés ainsi que lui, il suit Azuma au bord du précipice dans le dessein de tuer le tigre. L'animal s'était retiré ; Gélisco ne vit plus que les débris de son horrible festin. Toute la nuit on tint des feux allumés autour des cases, afin d'en éloigner le tigre qui pouvait être caché dans la savane. Comme cette utile pré-

caution pouvait aussi indiquer sa retraite à des ennemis encore plus dangereux, Gélisco veilla sur sa famille pendant les heures consacrées au sommeil. Quelques jours s'écoulèrent ainsi dans les alarmes. Cependant le calme et la solitude continuaient de régner dans la savane; ses habitans se rassurèrent et reprirent leurs travaux accoutumés. Azuma, seul en proie à une curiosité qui s'était accrue pendant les jours précédens, ne pouvait retrouver sa tranquillité passée. Gélisco éludait ses questions, il ne paraissait pas disposé à l'instruire. Vaincu cependant par ses prières et ses importunités, il se décida à lui révéler le triste secret de leurs désastres. A l'heure qui s'écoule entre la fin du travail et le commencement du repos, il alla chercher des feuilles d'arouma sur lesquelles il avait gravé, à l'aide d'un poinçon, les circonstances les plus remarquables de leur histoire. Assis au milieu de la cabane, à la lueur d'une torche de bois de sapin enflammée, il se disposa à commencer son

récit. Son épouse prit une tasse de coco, qu'elle remplit pour lui d'une liqueur faite avec du miel et du cacao; elle mit aussi, sur sa natte, un gâteau de pâte de maïs fortement assàisonné. Pendant ce temps, Gélisco ayant parcouru ses feuilles d'arouma pour remettre un peu d'ordre dans ses souvenirs, prit ainsi la parole en s'adressant à son fils :

— Nous n'avons pas toujours vécu seuls au fond de ces horribles montagnes; il y a vingt ans nous faisions partie d'un grand peuple, nous étions innombrables comme les étoiles; nous avions des villes, des provinces, des hommes de guerre, des temples, des prêtres, et un empereur, le plus puissant et le plus magnifique de toute la terre. La ville de Mexico, située au milieu d'un lac, était la capitale de ses vastes états. Des canots innombrables voguaient sans cesse sur ce lac; les uns apportaient, du fond des provinces, les richesses de la terre ou celles de l'industrie de ses habitans; les autres, chargés des trésors de la capitale, allaient



Gélisco prit ainsi la parole en s'adressant à son fils.

les répandre dans les provinces. Les places publiques étaient continuellement couvertes de vendeurs et d'acheteurs qui, par leur activité, annonçaient l'état florissant de l'empire. L'or, en sortant des mains des plus habiles ouvriers, y paraissait sous toutes les formes : tantôt il imitait un palmier chargé de ses fruits, tantôt il semblait fuir comme le lama des montagnes (1), ou ramper ainsi que le serpent; tant la main ingénieuse de l'artiste savait donner de vérité à ces diverses figures. Des étoffes précieuses, revêtues des teintures les plus éclatantes, arrêtaient les regards sur leurs molles draperies destinées à la parure des souverains; des pierreries, dont l'éclat le disputait à la lumière même, étincelaient dans nos temples à côté de l'or et de l'argent. Les palais n'offraient pas moins de magnificence, et nos en-

---

(1) Le lama est un quadrupède propre à l'Amérique; il y remplace le chameau.

nemis ne purent les voir sans en être éblouis.

Mais que fais-je, ô mon fils! je te vante des richesses qui nous ont perdus. Si le Mexique n'eût été qu'un rocher stérile, et ses palais de misérables cabanes; si la nature n'y avait pas répandu l'or avec profusion, nous le posséderions encore!

Lorsqu'une poignée de tyrans, échappés aux vagues de la mer sur des maisons flottantes, osèrent envahir nos rivages, Montézuma régnait sur nous. Sa valeur l'avait élevé à l'empire. Il entretenait des courriers depuis les frontières jusqu'à Mexico; il en arrivait chaque jour des différens points de ses vastes états; ils déployaient aux yeux du monarque une toile de coton sur laquelle les caciques avaient fait représenter les objets dont ils voulaient lui donner connaissance. C'est ainsi que Montézuma apprit un jour qu'une horde d'étrangers, différens de nous par la couleur, les habillemens et le langage, et montés, pour la plupart, sur des animaux qui nous

étaient inconnus, venaient de débarquer sur les côtes du Mexique. Le chef de cette horde, Fernand Cortez, se disait ambassadeur d'un puissant souverain de l'Orient qui voulait entrer en liaison d'amitié avec l'empereur Montézuma. Ce prince assembla son conseil ; on y résolut de ne point recevoir cet étranger, et de l'inviter même à se rembarquer promptement. L'insolent Cortez s'obstina à vouloir se présenter au souverain. On le menaça de toutes les forces de l'empire ; on lui fit connaître la grandeur et la puissance du Mexique. Ces menaces semblèrent redoubler son obstination ; dans sa fureur, il brûla ses propres vaisseaux, et marcha contre nous.

La république de Tlascala, qui se trouvait sur sa route, osa lui refuser le passage; il la combattit, et demeura vainqueur. Mécontens de Montézuma qui les traitait avec mépris, les Tlascaltèques acceptèrent l'alliance que leur offrit Cortez. Insensés qu'ils étaient! ils se réjouis-

saient des malheurs près de fondre sur nous, et ne prévoyaient pas qu'un jour leurs prétendus amis les écraseraient eux-mêmes !

Nous n'apprîmes pas sans inquiétude la défaite de ces fiers républicains, dont la valeur nous était connue. Plusieurs d'entre nous proposèrent de s'armer sans attendre l'ennemi et de voler à sa rencontre. L'empereur rejeta cette proposition, soit qu'il méprisât les Européens, soit que ces étrangers lui en imposassent déjà : au lieu de les combattre, il résolut de les laisser entrer dans sa capitale, comme ils le désiraient, se croyant plus assuré de les vaincre en les enveloppant de toute sa puissance. Les plus expérimentés n'approuvèrent point cette détermination. Les jeunes gens, pleins de confiance en leur valeur, méprisaient ces barbares, qu'ils se croyaient certains de renverser au premier choc. D'autres, avides de connaître ces hommes extraordinaires, éprouvaient secrètement une impatiente curiosité de les voir. On

en disait des choses assez surprenantes pour justifier ce désir. Les fiers animaux qui les conduisaient, secondaient leur courage belliqueux; et leurs armes, qui n'offraient à la vue qu'un long tube brillant et poli, lançaient la mort de fort loin avec une explosion terrible. A ces rapports, conformes à la vérité, la renommée avait encore mêlé ses fables; elle répandait que ces guerriers, immortels comme les dieux, étaient d'origine céleste, et qu'un oracle fort ancien les avait annoncés aux peuples de l'Occident.

J'étais l'ami du neveu de Montézuma, de Guatimozin, guerrier plein de courage, de fermeté et d'intelligence; comme moi, il avait été de l'avis de ceux qui voulaient prévenir l'ennemi en lui présentant le combat. Cet ennemi était loin de nous paraître méprisable après la défaite des Tlascaltèques, et nous le voyions avec peine s'approcher de nos murs. Il vint enfin : nous aperçûmes une poignée de barbares, mais d'une contenance fière. Leurs corps n'é-

taient point exposés, comme les nôtres, aux impressions de l'air; ils étaient couverts partout, excepté sur les mains et sur le visage, de plaques d'un métal dur et poli. Une sorte de frénésie s'emparait d'eux à la vue de l'or qui décorait nos édifices, nos armes, et que nos épouses et nos enfans portaient suspendus à leur cou. Ils se le montraient avidement les uns aux autres; ils nous en demandaient bassement, comme un homme dévoré par la faim, implore la nourriture dont il ne peut se passer, et à peine pouvaient-ils s'empêcher de nous l'arracher avec violence. Une conduite si odieuse augmenta dans nos cœurs l'impatience que nous éprouvions de les chasser. Pressé de toutes parts par le vœu de la nation, Montézuma envoya secrètement une armée sur les bords du golfe du Mexique, pour détruire la ville naissante que les Espagnols y élevaient. Si cette entreprise eût réussi, les barbares, privés de tout secours, auraient trouvé leur tombeau dans cette même

terre, objet de leur ambition ; mais nos dieux, vaincus eux-mêmes sans doute par un dieu étranger, ne purent nous donner la victoire, et les efforts que nous fîmes pour nous délivrer, accélérèrent notre perte. Cortez, en apprenant la démarche de Montézuma, se rendit audacieusement au palais de ce prince, l'environna de ses guerriers, lui déclara sans rougir qu'il était devenu son captif, et exigea de lui qu'il ordonnât la mort de ceux qui avaient attaqué sa colonie. L'indigne monarque sacrifia aux fureurs d'un barbare, une troupe de fidèles sujets dont le seul crime était de lui avoir obéi. On vit, en frémissant, de vieux caciques, l'honneur et le soutien de la nation, expirer au milieu des transports de joie auxquels se livraient nos barbares ennemis ; Guatimozin en versa des pleurs de rage. Dès ce moment, il aurait tout osé sans les ordres de son souverain, dont la vie était au pouvoir des Espagnols ; car cette action si hardie, d'oser retenir un roi captif dans son propre palais, s'é-

tait faite d'une manière si soudaine, qu'on n'avait pu la prévenir.

Cortez abandonna tout à coup Mexico pour aller combattre un des siens qui venait lui disputer les dépouilles de notre malheureuse patrie. Il laissa une garde nombreuse autour de Montézuma. Guatimozin ne voulut point laisser échapper une occasion aussi favorable. Il excite le peuple à la révolte; mais la plupart effrayés, découragés, ne répondaient point à son généreux courage. Il ne laissa pas de rassembler un petit nombre de guerriers qui devaient seconder ses efforts et délivrer le monarque. On se trouvait alors à la veille de la fête de Tazi, la première des femmes, celle par qui tous les humains furent engendrés. Elle avait parmi nous un temple magnifique, et son culte se célébrait avec pompe. Guatimozin résolut d'attendre que cette fête fût passée, espérant qu'elle nous rendrait nos dieux plus propices. Il alla aussi consulter un prêtre du dieu Teule, savant dans l'art

de connaître l'avenir, et les réponses qu'il en obtint se trouvèrent toutes favorables.

Quand une nation est destinée à périr, l'esprit de lumière et d'intelligence se retire du milieu d'elle. Ses prêtres les plus savans ne recueillent que des oracles mensongers; ses guerriers ne déploient qu'une valeur inutile, et ses dieux eux-mêmes cessent de s'intéresser à son sort. Nous n'éprouvâmes que trop cette cruelle vérité. Le jour même de la fête, tandis que prosternés au pied des autels nous demandions avec ferveur que le ciel daignât jeter sur nous un regard favorable, des soldats fumans de carnage se précipitent au milieu de nous; ils venaient d'égorger une foule d'Indiens, ils brûlent de se baigner dans le sang de nouvelles victimes. Les autels sont renversés, et les ornemens qui les décorent arrachés avec violence. On massacre les femmes, les vieillards, les enfans, les hommes désarmés, et les prêtres eux-mêmes..... A cet aspect nous fuyons, tout sanglans, de ce temple profané qui

n'offre plus qu'un spectacle d'horreur; nous courons aux armes en poussant des cris de rage; tous ceux qui ont échappé aux coups des assassins viennent se ranger autour de nous. Les combats les plus meurtriers se livrèrent autour du palais où s'étaient réunis les Espagnols. Leurs armes terribles faisaient un affreux ravage parmi nous sans pouvoir ralentir notre ardeur. Mille guerriers moissonnés se trouvaient à l'instant remplacés par mille autres. Cortez vainqueur, et suivi de nouveaux Espagnols, arriva sur ces entrefaites; tous nos efforts ne purent l'empêcher de se réunir aux siens que nous tenions assiégés. Debout sur la plate-forme d'un temple, dont il s'était rendu maître, il regardait le combat. Deux jeunes guerriers, se dévouant au salut de la patrie, jettent leurs armes et courent embrasser les genoux de Cortez, en feignant de se soumettre à ses lois. Au moment où il leur tendait la main, ils le saisissent, et se précipitent du haut de la plate-forme,

dans l'espoir de l'entraîner avec eux. Vain courage! il se débarrasse de leurs mains, se retient fortement à la balustrade, et les infortunés périssent couverts de gloire. D'autres imitant leur générosité se jettent nus à travers les funestes armes, et s'efforcent de les arracher à nos ennemis.

Barbares Espagnols! ce n'est point par une valeur supérieure à la nôtre que vous avez envahi notre belle contrée: si le courage et le mépris de la mort eussent suffi pour en mériter la possession, serions-nous aujourd'hui vos esclaves?

Gélisco cacha son visage entre ses mains, et resta quelques momens accablé de douleur. Ensuite relevant ses yeux baignés de larmes, il but un peu de la liqueur que sa femme lui présenta, et continua son récit après avoir parcouru de nouveau ses feuilles.

— Malgré l'avantage de leurs armes, malgré les habits de fer qui les couvraient, et les préservaient de nos flèches, les Espagnols commençaient à s'affaiblir. Mon-

tézuma parut sur le rempart qu'ils avaient élevé autour de son palais. A l'aspect de ce monarque qu'une indigne captivité accablait au milieu de ses propres états, nous oubliâmes ses faiblesses; nos yeux se remplirent de larmes; nous étendîmes vers lui nos bras sanglans; plusieurs se prosternèrent en signe de respect. Ces démonstrations d'amour n'étaient interrompues que par d'horribles imprécations contre ses persécuteurs et nos bourreaux. Montézuma témoigna qu'il voulait se faire entendre; nous observâmes un silence religieux. Alors il prononça ces paroles :

— Bons et fidèles sujets, je vous rends grâce du zèle et de l'attachement que vous avez montré pour ma personne. Votre valeur ne s'est point démentie; mais craignez de me déplaire en la poussant plus loin. Les Espagnols sont mes amis; j'ai fait alliance avec eux; cessez donc de les combattre. Retournez dans vos demeures, ensevelissez vos morts, et sans vous alarmer à mon sujet.....

Montézuma n'acheva point son discours; des cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts. Une flèche lancée d'une main sûre porta la mort à l'esclave des Espagnols; il expira dans leurs bras.

Guatimozin fut élu à sa place. Devenu notre dernière espérance, il assembla son conseil, composé de tous les chefs de l'armée.

— Que faisons-nous? s'écria-t-il, en remarquant avec douleur le grand nombre de ceux qui avaient péri dans les combats. Nous nous précipitons nous-mêmes sans fruit dans les bras de la mort; nous aidons à nos barbares ennemis à nous détruire. Notre courage ne pourra jamais triompher de ces hommes qui disposent de la foudre; nos flèches s'épuisent en vain contre leur corps défendu par un métal impénétrable; ils se rient de nos vains efforts, tandis que leurs moindres coups nous moissonnent comme le vent abat les feuilles dans les forêts. Prenons une marche plus sûre et moins périlleuse. Enfer-

mons-les dans ce palais où ils ont indignement violé les droits de l'hospitalité ; quelque vaste qu'il soit, ils le trouveront bientôt trop petit quand la faim se sera assise sur le trône vide de son souverain. Ils y périront de misère, et les mânes de nos frères seront enfin vengés.

Ainsi parla Guatimozin. Les plus vifs applaudissemens répondirent à ce sage discours, et l'espérance commença à renaître dans nos cœurs. Après avoir rendu aux guerriers morts tous les honneurs que méritait leur courage, nous nous contentâmes de veiller en silence autour du quartier de nos ennemis. Cortez, effrayé de ce dessein qu'il devina, se prépara à se retirer chez les Tlascaltèques. Le voile dont il enveloppa sa fuite ne fut point assez épais pour la dérober à la vigilance de l'empereur. Nous le suivîmes, nous l'enveloppâmes au milieu de la nuit sur une digue qui traversait le lac dont les flots environnaient la ville. L'empereur, à la tête d'une troupe nombreuse, fondit sur l'ar-

rière-garde; je combattais près de lui comme je l'avais toujours fait. Une foule de canots chargés de guerriers attaquaient l'armée de Cortez des deux côtés de la digue. Les Espagnols, dont nos cris augmentaient encore le désordre, paraissaient condamnés à une mort certaine, et nous étions maîtres du champ de bataille lorsque l'aurore parut. Nous nous disposions à poursuivre Cortez, qui était enfin parvenu à gagner l'autre extrémité du lac, quand tout à coup des cris lugubres se firent entendre parmi nous. On venait de découvrir entre les morts les deux fils de Montézuma, que les Espagnols avaient emmenés prisonniers. Hélas! ils étaient percés de nos flèches! Nous nous regardâmes avec horreur. La nation s'était rendue coupable du sang du père et des enfans; les dieux pouvaient-ils après cela lui devenir favorables? Il fallut nous purifier de ces crimes. Nous rendîmes des honneurs aux corps des jeunes princes; nous donnâmes en cette occasion tous les

signes de repentir que la religion exigeait de nous. L'empereur but lui-même de l'eau sacrée qui purifie les hommes. Un jeûne public fut ordonné; on promena dans les rues les statues des génies. Les guerriers et le peuple les accompagnèrent en se frappant la poitrine.

Ces devoirs remplis, nous reprîmes nos armes, nous atteignîmes de nouveau les Espagnols dans la vallée d'Otumba. Un nouveau courage que nous inspiraient nos succès et notre confiance dans les dieux, nous faisait affronter sans crainte le fer et le feu des Espagnols. De nouvelles troupes qui nous arrivaient à chaque instant allaient enfin décider la victoire, lorsque les dieux, qui avaient juré notre perte, permirent que l'étendard royal tombât entre les mains de l'ennemi. Une marque aussi complète de leur haine nous défendait de lutter plus long-temps contre leur volonté; nous jetâmes nos armes en gémissant. Nous rentrâmes dans Mexico, accablés de honte et de regret de n'avoir

pu anéantir nos cruels ennemis. Cependant au milieu de notre chagrin nous pouvions au moins nous applaudir de les avoir chassés de notre ville. Hélas ! ce repos ne fut pas de longue durée. Nous apprîmes que Cortez employait tous les moyens pour séduire la fidélité des caciques et des rois voisins. La jalousie des uns qui ne voyaient qu'avec envie la puissance de nos souverains, l'ambition des autres qui pensaient tout obtenir de cet étranger, en jeta plusieurs dans son parti. Il revint plus fort et plus intrépide qu'auparavant. Il s'empara des entrées qui conduisent par terre à Mexico; il construisit des pirogues dix fois plus grandes que les nôtres, et devint ainsi le maître de la navigation. Environnés de toutes parts, nous fîmes de vains efforts pour disputer à nos ennemis une position si avantageuse ; la famine nous accabla de toutes ses horreurs.

Guatimozin au désespoir voulait se jeter au milieu des Espagnols, et mourir sous leurs coups, puisqu'il ne pouvait nous

sauver. Nous embrassâmes ses genoux ; nous le conjurâmes de vivre, et de permettre que nous essayassions de le dérober à la vigilance de Cortez. Il lui restait encore quelques provinces fidèles au milieu desquelles il irait chercher de nouvelles forces pour continuer la guerre. Guatimozin céda à nos instances. Une troupe de guerriers généreux se dévouèrent à la mort pour faciliter sa retraite en attaquant les Espagnols. Pour moi, j'accompagnai le monarque. Nous nous embarquâmes sur le lac au milieu de la nuit, et le plus mystérieusement qu'il fut possible. Ma famille était restée à Mexico; je devais retourner auprès d'elle pour la sauver ou périr en la défendant, aussitôt que l'empereur serait en sûreté. Cet infortuné prince, la tête appuyée sur mon épaule, répandait des larmes brûlantes. Pour prix de tant de travaux et d'une valeur inouie, il se voyait contraint d'abandonner en fugitif la capitale de son empire. Nous voguions en silence sur ce lac cou-

vert de brigantins espagnols. Nous apercevions le feu de leurs armes à travers les profondes ténèbres qui nous environnaient ; et les cris des combattans, qui arrivaient jusqu'à nous, faisaient frissonner d'horreur. En entendant ces cris, Guatimozin saisissait ses armes, et dans sa fureur il voulait s'élancer dans les flots pour retourner sur le champ de bataille. Calmé par mes représentations et mes prières, il se couchait dans le canot avec accablement. Déjà nous entendions les flots expirer sur l'autre rive du lac, lorsqu'un brigantin espagnol nous découvrit, et s'empara de notre pirogue. Nous essayâmes vainement de nous échapper à la nage, nos ennemis nous saisirent et nous chargèrent de chaînes. A mon tour, je me livrai au désespoir. L'empereur, dont, quelques momens auparavant, j'avais peine à modérer la douleur, devint calme et paisible dès qu'il fut dans les fers. Je m'en étonnais.

— O Gélisco ! me répondit-il, mon cœur n'est point devenu insensible à nos

malheurs ; mais à présent qu'ils sont irréparables, supportons-les avec courage. Les plaintes et les larmes n'attendriront point nos persécuteurs.

Dès qu'il fut jour, on nous conduisit au camp des Espagnols. Ils s'étaient rendus maîtres de Mexico. La nouvelle de la prise de l'empereur avait découragé les plus vaillans guerriers, qui n'attendaient que de lui leur délivrance. Cortez était encore occupé dans la ville. Un de ses barbares amis, s'adressant à Guatimozin, lui ordonna de découvrir le lieu où il avait enfoui ses trésors. Guatimozin, souriant avec mépris à ces paroles :

— Va, lui dit-il, va fouiller les entrailles de la terre ; rassemble, si tu le peux, les ossemens de tous les braves guerriers qui sont morts pour ma défense, et tu auras les seuls trésors que j'aie daigné enfouir.

Cette noble réponse, en trompant l'avarice des Espagnols, augmenta leur fureur. Ils m'interrogèrent à mon tour.

— Vous possédez désormais ce que nous avions de plus précieux, répliquai-je en leur montrant le monarque infortuné.

A ces mots, d'horribles imprécations s'échappèrent de la bouche de ces barbares. Ils préparèrent à la hâte notre affreux supplice. On nous attacha sur un gril posé sur des charbons ardens..... Tu frémis, mon fils ! Voilà encore les cicatrices sur mon corps, ajouta-t-il en ôtant son manteau. Les cruels rassemblés autour de nous, attendaient avec impatience que la douleur nous forçât d'avouer que nous connaissions un trésor. Les tourmens, je l'avoue, m'arrachaient des cris douloureux.

— Retiens tes cris, Gélisco, me disait le généreux Guatimozin ; ils me font plus de mal que les charbons qui me consument! Je sais que ta fidélité t'a seule conduit à cet horrible supplice.

— O mon prince ! m'écriai-je à mon tour...., pardonne à ma faiblesse.... ce que je souffre est plus que la mort !...

— Gélisco ! Gélisco ! me réplique l'empereur, suis-je sur un lit de roses !

Ce reproche pénétra mon cœur ; je m'efforçai d'imiter le courage de ce grand prince. Les Espagnols ne recueillant aucun fruit de leur barbarie, nous arrachèrent presque mourans à cet abominable supplice. Nous recouvrâmes enfin la santé ; mais notre patrie était perdue. Guatimozin ne conserva que l'apparence de la liberté ; ses démarches étaient observées avec soin. Ses malheureux sujets furent condamnés par leurs vainqueurs à descendre dans les entrailles de la terre pour en arracher l'or qu'elle recélait. Attachés deux à deux, chargés des plus pesans fardeaux, accablés de coups lorsqu'ils avaient le malheur de succomber sous le faix, ils soupirèrent après le trépas. Les uns se le donnaient volontairement ; les autres insultaient leurs tyrans afin de l'obtenir ; une grande partie se réfugia dans les montagnes, et courut disputer aux animaux les antres les plus sauvages. Quel-

ques caciques plus courageux osèrent se liguer secrètement contre nos oppresseurs ; je me rangeai de ce nombre. Guatimozin soutenait notre espérance ; nous voulûmes tenter une seconde fois de l'enlever de Mexico. Nous lui préparâmes une retraite dans les montagnes. Déjà j'y avais conduit ma famille et quelques esclaves, et je retournais à Mexico pour travailler à la délivrance du monarque, lorsqu'un des conjurés me joignit au sortir des défilés. La douleur et l'effroi étaient peints sur son visage.

— Il n'est plus temps, me dit-il en m'entraînant dans l'endroit le plus sauvage, nous n'avons plus d'empereur. Les cruels ont découvert notre conjuration ; ils ont étranglé Guatimozin ; presque tous nos amis ont partagé son supplice. Si tu parais à Mexico, tu ne peux manquer de subir le même sort.

A ces tristes nouvelles, je me jetai la face contre terre, et j'accusai nos dieux qui nous trahissaient. Le Mexicain me

suivit auprès de mon épouse, résolu d'associer à la mienne sa triste fortune. Nous commençâmes à construire des cases, et à défricher un peu de terrain. J'avais eu le soin de m'approvisionner de graines de maïs, et d'autres semences utiles. En attendant la saison de les recueillir, quelques palmiers épars çà et là dans les lieux les moins arides, et dont nous allions enlever les fruits pendant la nuit, la chasse et la pêche fournissaient à nos besoins journaliers. Un matin que nous chassions, le Mexicain et moi, il s'était mis en embuscade pour surprendre quelques cocotzins qui voltigeaient à peu de distance, lorsque deux chiens énormes se jettent sur lui et le renversent. Ces animaux, qui nous étaient inconnus avant l'arrivée des Espagnols, se montraient, comme leurs maîtres, altérés de notre sang, soit que la nature leur ait donné l'instinct des tigres, soit que l'habitude de vivre avec des hommes méchans les eût rendus méchans comme eux. On les avait dressés à nous

poursuivre, à nous dévorer jusqu'au fond des antres sauvages où nous fuyions leurs barbares instituteurs. Avertis de ce danger, nous ne marchions jamais sans armes; mais les chiens s'étaient jetés sur lui à l'improviste, le malheureux Mexicain n'avait pu faire usage des siennes. Pour moi, séparé de lui par des buissons, je ne connus son danger qu'en entendant ses cris. J'accours; une de mes flèches étend mort le plus terrible de ces féroces animaux; le second s'étant élancé sur moi, j'enfonçai dans sa gueule ouverte et menaçante deux autres flèches que je tenais à la main. Je m'avançai alors vers mon infortuné compatriote, qui luttait contre les approches de la mort. J'appliquai en vain sur ses blessures une pierre sacrée, taillée en forme de cœur, que je portais toujours suspendue à mon cou, et qui passait parmi nous pour arrêter l'effusion du sang. Il s'écoula avec sa vie, et la terre en fut abreuvée. Cette nouvelle victime des Espagnols expira dans mes bras en

implorant contre eux la vengeance du ciel. Les liens qui nous unissaient, à peine sentis dans la prospérité, étaient devenus étroits dans l'infortune. Quand on n'a plus qu'un ami sur la terre, on le regarde comme la moitié de soi-même. Je perdais avec le mien ma dernière consolation ; et si une femme et des enfans, êtres faibles et dignes de pitié, n'eussent réclamé mes secours sur la terre, je l'aurais quittée en ce moment. J'emportai sur mes épaules le cadavre du Mexicain ; je le déposai en pleurant à la porte de sa cabane, qui devint son tombeau. Ensuite jetant les yeux sur ma famille, sur mes esclaves, je les vis tous exposés à la fureur des animaux barbares qu'on lançait contre nous, et je sentis la nécessité de chercher un asile encore plus écarté.

Dès la même nuit, abandonnant notre habitation naissante, nous chargeâmes sur un lama nos provisions de semences, de l'eau renfermée dans des calebasses ; car je craignais de n'en pas trouver sur notre

route, et les autres objets qui nous étaient nécessaires. De quatre esclaves qui nous accompagnaient, deux portaient mes deux filles, encore dans l'enfance, sur un palanquin formé de branches d'arbre; les autres cueillaient les racines et les fruits que nous rencontrions. Pour moi je soutenais les pas de mon épouse, et je tuais à coups de flèches tous les animaux égarés dans ces routes solitaires.

Le quatrième jour de notre marche, nous rencontrâmes trois Espagnols qui buvaient ensemble à l'ombre d'un acaciacorne. J'en fus averti par les deux esclaves qui marchaient devant nous pour cueillir des fruits. Je fis arrêter ma famille derrière une chaîne de rochers, et, suivi de mes esclaves, je m'avançai avec précaution vers nos ennemis, qui, assis paisiblement à côté de leurs armes, ne nous avaient point aperçus. Ils ne furent instruits de notre présence qu'en recevant deux de nos flèches. La mienne, en lui traversant la gorge, tua celui qu'elle at-

teignit; l'autre flèche frappa aussi un Espagnol, mais elle s'émoussa sur son habit de fer; la troisième passa derrière l'arbre sous lequel ils étaient assis. L'esclave qui l'avait décochée jeta précipitamment son arc, et courut aussi rapide que le vent dans la même direction que sa flèche. Croyant qu'il courait la ramasser, je le blâmais de s'occuper si mal à propos de ce soin, au lieu de faire usage de celles qui lui restaient, quand tout à coup je le vis saisir l'acacia et l'ébranler avec violence, à l'instant même où les Espagnols dirigeaient sur nous leurs tubes meurtriers. Je me rappelai que cet arbre est rempli de fourmis qui tombent par milliers aussitôt qu'on l'ébranle, et dont la morsure cause une douleur cruelle. En effet, la surprise et l'effroi qu'éprouvèrent les Espagnols en se voyant tout couverts de ces insectes, joints à la souffrance qu'ils ne tardèrent point à ressentir, firent échapper leurs armes de leurs mains. L'esclave, qui avait retrouvé sa flèche, profita de leur désordre

pour l'enfoncer dans la tête de l'un d'eux; le troisième voulut fuir; mon trait, plus rapide que sa course, lui entra dans le gras de la jambe. Il roula au fond d'un abîme sur le bord duquel il fuyait.

Nous arrivâmes enfin dans cette savane après des peines et des fatigues infinies. Plus elle me parut affreuse, plus je l'estimai sûre. Depuis vingt ans que je l'habite, les Espagnols ne l'ont point encore troublée; mais le cadavre que nous avons découvert me fait craindre que notre repos ne soit pas de longue durée. Je t'ai dit nos malheurs, mon fils; quand je parviendrais à la vieillesse la plus reculée, je n'en perdrais jamais le souvenir, et mes yeux auront toujours des larmes à leur donner. Pour toi, qui es né dans ce désert, tu peux y vivre exempt des douleurs qui me poursuivent. Ton âme n'est point remplie, comme la mienne, de regrets amers. Tu n'as connu ni la gloire de la puissance, ni l'abaissement de la captivité. Tu n'as point vu, comme moi, ton palais en cen-

dres, et l'opulente ville de tes souverains regorger de meurtres, de carnage et de tyrans. Le peu que je t'en ai dit s'effacera insensiblement de ta mémoire. Toutefois j'ai craint de t'en occuper ; je voulais te laisser dans une ignorance salutaire. Enfant de la solitude, que t'importaient les troubles d'une société que tu ne dois jamais connaître? Mais la curiosité s'est emparée de ton jeune cœur ; il a été affamé de savoir ce qui s'est passé avant qu'il eût commencé de battre. Te voilà satisfait, mon fils.

Ainsi parla Gélisco. Azuma, vivement frappé d'un récit qui agrandissait si rapidement la sphère de ses idées, lui adressa alors une foule de questions que diverses circonstances de cette histoire avaient fait naître. La nuit s'avança insensiblement, et la torche de sapin était déjà consumée, quand Gélisco et son épouse se retirèrent sur leur natte. Azuma alla s'étendre sur la sienne ; mais le sommeil l'avait abandonné. Une sorte d'inquiétude s'était emparée

de son cœur, et sa tête n'était remplie que d'Espagnols et de Mexicains.

Les premiers rayons de l'aurore le trouvèrent errant dans la savane et parmi les rochers. Cette vaste forêt, ces montagnes formidables étaient devenues à ses yeux les murs importuns d'une prison. Son imagination les franchissait, et lui faisait voir au delà, des villes, des hommes, une société nombreuse. Il ne pouvait plus supporter l'idée de mourir sans avoir quitté ce désert. Azuma, qui jusqu'alors n'avait connu que des jours sereins, devint triste et mélancolique. Ses travaux, ses plaisirs mêmes n'eurent aucun charme pour lui. Il passait des heures entières à rêver à ce monde qu'il ne connaissait pas.

M. Léopold en était là de son récit, lorsque madame Albert, ayant remarqué qu'il avait déjà toussé plusieurs fois, prit la liberté de l'interrompre, pour l'engager à remettre au lendemain la suite de son histoire.

— La fraîcheur du soir vous altère la

voix, ajouta-t-elle; quelque plaisir que nous prenions à vous entendre, il cesserait d'en être un, si nous l'obtenions au prix de votre santé.

— Elle a raison, répliqua M. Léopold en s'adressant à ses jeunes auditeurs ; tout vieux que je suis, je m'oubliais imprudemment. Il faut cependant savoir régler ses amusemens, non-seulement pour l'intérêt des autres, mais encore pour le sien propre. L'abus qu'on fait des meilleures choses, les dénature au point de rendre amer ce qui était plein de douceur.

Les jeunes gens se levèrent un peu tristes de ne point savoir la suite d'Azuma. En descendant la colline, Casimir confia à M. Léopold, que le récit des cruautés des Espagnols l'avait extrêmement indigné contre ce peuple.

— Il faut, ajouta-t-il, que ce soit le plus méchant de toute la terre, et je me sens dans une telle disposition à son égard, que je ne verrai plus Manuello du même œil qu'auparavant.

— Voilà ce qui s'appelle une prévention fort injuste, reprit M. Léopold. Quoi ! envelopper ainsi toute une nation dans l'horreur qu'inspire le crime de quelques uns !

— Mais, mon papa, répliqua Casimir un peu honteux, il me semble que sans un naturel féroce on ne saurait se livrer à tant de méchancetés.

— Ce qui m'est arrivé un jour à Ségovie, où j'allais pour acheter une belle partie de laines, te servira de réponse, continua M. Léopold. L'homme à qui j'avais à faire était un riche paysan, dont le fils étudiait à l'université de Salamanque. Ce dernier était venu passer quelques jours chez son père, qui, ne sachant ni lire ni écrire, n'en avait pour cela ni moins de bon sens, ni moins de loyauté. Le jeune homme commençait à connaître assez bien le français, et pour se perfectionner dans la traduction de cette langue, il s'amusait à en expliquer à son père différens passages. Il lisait alors nos poëtes ;

cette lecture ennuyait le bon paysan. Quelqu'esprit naturel que l'on ait, on ne saurait prendre de goût à la poésie sans une instruction préliminaire, parce que cet art emprunte ses charmes de tous les autres. Je me fis donc un plaisir de prêter au jeune homme un volume de l'histoire de France. Quelle fut ma surprise, lorsque quelques jours après, le paysan, qui m'avait toujours témoigné de l'amitié, me regarda d'un air furieux !

— Retirez-vous, me dit-il; je ne puis vous voir sans frémir. Écrivez à votre père que je cesse toute affaire avec lui, que je n'en ferai jamais avec personne de votre nation. Je ne sais dans quelle croyance vous êtes; mais peut-être venez-vous ici dans le dessein de m'égorger pendant la nuit, comme le firent entre eux vos compatriotes lors de la Saint-Barthélemi. Vos pères se sont souillés de tous les crimes, et il n'y a pas sans doute de peuple plus détestable que le vôtre.

Pendant que le paysan m'accablait ainsi

de toute la colère qu'avait allumée dans son âme la lecture du règne de Charles IX, je revenais de ma surprise, et je préparais ma réponse.

—Seigneur Léontio, lui dis-je, je ne veux vous dire qu'un seul mot, après lequel je me retire si vous l'exigez encore. Vous sentez-vous fourbe, hypocrite, avare, cruel ?.....

—Non, grâce à Dieu, s'écria Léontio.

—Eh bien! repris-je, vos pères l'ont été. Comme les nôtres, ils ont massacré des hommes innocens et sans défense.

—Est-il possible? reprit Léontio....... Mais vous cherchez peut-être à me tromper.

—Demain, poursuivis-je, je vous ferai lire par votre fils l'ouvrage d'un Espagnol, d'un évêque; vous verrez ce qu'il pensait de votre nation.

Ce livre, que je lui promettais, était écrit par Las-Casas, surnommé le protecteur des Indiens. Témoin de leurs souffrances, il avait peint avec énergie l'indignation

et la pitié qui remplissaient son cœur. Le bon paysan me rendit ce livre en pleurant.

— Reprenez, me dit-il, ce présent funeste. Avant de l'avoir lu, avant de connaître notre histoire, l'idée des forfaits qu'elle m'a révélés ne s'était jamais offerte à mon imagination. Maintenant je rougis d'être Espagnol, et vous me forcez de convenir que votre nation n'est pas pire que la nôtre.

— Consolez-vous, respectable Léontio, lui répliquai-je touché de sa douleur. Les nations sont de grandes familles qui renferment dans leur sein de bons et de méchans fils. Joseph renia-t-il son père parce qu'il avait donné le jour à Siméon? Ne rougissons donc plus, vous d'être Espagnol, ni moi d'être Français. Au milieu même de ses égaremens, votre nation s'est montrée grande et généreuse; et la honte de la cour de Charles IX a été effacée par la gloire de notre Henri IV.

A ces mots le bon paysan essuya ses larmes, et me tendit la main avec amitié.

Casimir, touché de cet exemple que venait de lui faire connaître son grand-père, convint aussi qu'il avait tort, et que les cruautés de ses ancêtres n'empêchaient pas Manuello d'être un fort honnête serviteur.

Lorsqu'on fut de retour à la maison, et qu'Adrienne se fut disposée à faire la prière du soir, M. Léopold invita chacun à se recueillir un instant, pour se mieux pénétrer de la grandeur de celui à qui on allait offrir les hommages. Après cet acte religieux, auquel les domestiques assistèrent suivant l'usage, toute la famille se retira pour se livrer aux douceurs du sommeil.

CHAPITRE VI.

Les occupations champêtres. — La charrette embourbée. — Le cerisier.

Adrienne achevait sa toilette, qui était ordinairement assez longue, et se regardait avec complaisance dans son miroir. Isabelle, moins recherchée, attachant à la hâte, et sans y voir, son chapeau de paille sur sa tête, était prête à commencer sa promenade du matin quand Charlotte s'éveilla. Elle tendit les mains à ses sœurs pour les embrasser. L'une et l'autre accoururent ensemble au bord de son lit, et s'informèrent tendrement de sa santé.

Je ne me suis point réveillée de toute la nuit, répondit Charlotte, et malgré toute la peine que j'ai eue hier soir à m'endor-

mir, je ne vous ai point entendues vous retirer. Il faut que l'histoire ait été bien longue, car le chagrin que j'avais de ne pas l'écouter, m'a tenue long-temps les yeux ouverts. Vous y avez pris, sans doute, beaucoup de plaisir.

ISABELLE.

A ne te point mentir, Charlotte, nous eussions passé toute la nuit à l'entendre, sans penser seulement à nous en plaindre. Le héros de cette histoire est un jeune Mexicain, élevé dans un désert; trois montagnes inaccessibles et une forêt immense le séparent du reste de l'univers; ses parens demeurent dans ce lieu solitaire depuis que les Espagnols se sont emparés de leur patrie. Gélisco, qui est son père, lui fait le récit de leurs malheurs. Figure-toi un sauvage demi-nu, l'air triste et sombre, racontant à son fils des événemens dont il frémit encore; une torche de bois de sapin éclaire cette scène extraordinaire.

ADRIENNE.

A ces tableaux sévères, notre grand-père a su mêler des images riantes qui reposent agréablement l'imagination. La description de la ville de Mexico est de ce nombre. Il nous a représenté une multitude de canots, glissant légèrement sur la surface d'un lac qui environne la ville, les marchandises précieuses étalées sur les places publiques, l'industrie des artistes qui travaillent l'or et l'argent, la magnificence des temples et des palais. Au sein de ce même désert, il nous a fait voir des cases ombragées, des pièces de terre cultivées et des plantes qui, en grimpant d'arbre en arbre, s'y réunissent en berceau.

— Tout ce que vous m'en dites, reprit Charlotte les larmes aux yeux, augmente encore mes regrets : que je suis désolée de n'avoir pu entendre cet agréable récit ! Me voilà bien résolue à me corriger de la colère. Sans ce vilain défaut, j'aurais partagé vos plaisirs.

— Console-toi, ma bonne amie, ajouta Adrienne en l'embrassant; le plus intéressant nous reste encore à savoir. L'histoire est longue; notre père nous en a promis la suite pour ce soir. En attendant nous tâcherons de te raconter de notre mieux ce que nous en avons entendu, afin que tu puisses t'intéresser à ce qui doit suivre.

Cette promesse ayant consolé Charlotte, Adrienne retourna au miroir pour achever de s'habiller. Madame Albert entra dans ce moment.

— Comment, Adrienne est encore devant son miroir! s'écria-t-elle avec surprise; mris si je compte bien, il y a une heure et demie que Bibiane est venue me dire que cette toilette était commencée. A quoi bon tant de recherches?

ADRIENNE.

Je sais que ma chère maman aime la grâce et la propreté.

MADAME ALBERT.

Oui, sans doute, mais j'aime aussi le

travail et la vigilance. Je vois avec peine employer une heure où la demie était plus que suffisante. Je venais, mes chères filles, vous proposer un genre d'occupation qu'Adrienne ne pourra pas adopter sans retrancher une grande partie du temps employé à sa toilette.

ADRIENNE.

Je vous assure, maman, que je ne m'aperçois pas que j'en prenne plus qu'il ne m'en faut ; quelquefois mes boucles de cheveux vont de travers. Par exemple, aujourd'hui.....

— Eh ! ma fille, interrompit madame Albert, ne vaut-il pas mieux qu'une boucle aille un peu moins bien que de perdre à la rectifier, un temps qu'on aurait pu employer à remplir un devoir, à rendre un service, ou à orner son esprit d'une connaissance agréable?

ADRIENNE.

Il est vrai, maman ; mais quel est donc le projet dont vous veniez nous parler?

MADAME ALBERT.

Le voici : Bibiane est âgée ; je ne suis pas d'une santé très robuste ; maintenant que vous voilà parvenues l'une et l'autre à l'âge de la raison, ne pourriez-vous pas nous soulager en vous chargeant de quelques unes de nos occupations ? Au lieu de passer les premières heures du matin, Adrienne devant son miroir, et Isabelle à la promenade, ne serait-il pas plus convenable d'aller porter aux volatiles qu'on élève dans la cour, le grain qui les nourrit, de prendre un soin particulier des mères, de celles qui vont le devenir, ou des orphelins abandonnés quelquefois dès leur naissance ? Les animaux que nous réduisons à la servitude, perdent une grande partie de l'intelligence qu'ils possédaient dans l'état de nature, et ne prospèrent qu'à l'aide de nos soins. C'est un principe invariable, que l'homme ne jouit de rien sans l'acquérir par ses travaux. Toutefois, celui que je vous propose est si

agréable, qu'on ne peut le considérer que comme un délassement. Vous aimez les animaux : vous prendrez plaisir à voir tous ces élèves accourir à votre voix, vous entourer, vous suivre comme leurs bienfaitrices. Les colombes si douces, si caressantes, ne seront pas plutôt accoutumées à recevoir de vos mains la nourriture de leur famille, qu'elles viendront se poser familièrement sur votre tête et sur vos épaules, comme elles le font avec Bibiane.

— Que ce projet est charmant ! s'écria Isabelle transportée de joie. Je commencerai dès aujourd'hui, maman, s'il vous plait.

MADAME ALBERT.

Il est trop tard maintenant ; Bibiane s'est acquittée de ce soin ; mais demain il ne tiendra qu'à vous de prendre ce plaisir. De-là je souhaiterais que vous présidassiez à la laiterie, afin que l'ordre et la propreté s'y maintiennent ; que le lait de vache, destiné à faire le beurre, et celui de brebis, qui produit d'excellent fro-

mage, ne soient pas exposés à être mêlés étourdiment. Il serait bon aussi que vous apprissiez à les employer vous-mêmes; nous mangerions avec plus de plaisir ces mets préparés par vos mains, et auxquels une jeune fille, qui a du goût, sait donner les formes les plus agréables. Le soin de conserver les fruits, de l s faire sécher, de les confire, est encore un art que vous ferez bien de ne pas négliger; mais pour tout cela il faut de l'activité, de la persévérance. Vous sentez bien que ces occupations ne doivent porter aucun préjudice à nos leçons ordinaires. S'il est nécessaire de se livrer aux unes, il ne l'est pas moins de continuer les autres. Une femme, pour être aimable, doit ressembler à l'oranger qui porte en même temps des fleurs et des fruits; c'est-à-dire, qu'à la science des choses utiles, elle doit unir celle des objets de pur agrément. Ces deux parties de notre éducation, ne font de nous, lorsqu'elles sont séparées, que des personnes insipides ou frivoles. Vous voyez, mes

amies, que pour suivre le genre de vie que je vous propose, il faut renoncer aux promenades du matin, et ne pas se regarder trop long-temps au miroir.

ISABELLE.

Quant aux promenades, je les sacrifie de tout mon cœur.

ADRIENNE.

Et moi, pour être plutôt prête, je ne passerai qu'un simple déshabillé, quitte à finir ma toilette un peu plus tard.

MADAME ALBERT.

Cet expédient ne me paraît pas sans réplique. Les soins que je vous ai développés vous entraîneront nécessairement jusqu'à l'heure de la prière. Le déjeûner et nos leçons remplissent presque toutes les heures jusqu'au dîner. Il peut arriver du monde. Pendant cet intervalle, serait-il décent que vous parussiez sortir du lit?

ADRIENNE.

Ainsi je n'ai d'autre ressource que celle

de m'habiller promptement ! J'y ferai tout mon possible ; mais assurément, maman, vous me trouverez si mal que vous ne pourrez pas vous-même me souffrir comme cela.

Madame Albert se mit à rire d'un air incrédule. Charlotte, qui s'était levée pendant cet entretien, vint s'asseoir sur les genoux de sa mère ; et prenant un ton caressant :

— Et moi, lui dit-elle, ne pourrai-je pas aussi partager les amusemens de mes sœurs ? Vous n'avez rien dit de moi ; oubliez-vous votre petite Charlotte ?

— Non, chère enfant, répliqua madame Albert, vous êtes toutes dans mon souvenir ; mais tu es encore bien jeune pour des occupations qui demandent de l'exactitude : cependant rien ne t'empêche, si tu le désires, d'accompagner tes sœurs ; elles seront assez complaisantes pour te laisser remplir les soins les plus faciles.

Madame Albert ayant fait ainsi adopter à ses filles le plan de vie qu'elle désirait leur voir suivre, consacra ce jour à leur

donner les instructions préliminaires dont elles avaient besoin. Lorsqu'elles furent installées dans leurs nouvelles fonctions, M. Léopold et M. Albert leur en firent de tendres complimens. Quelques heures avant le coucher du soleil, les trois jeunes filles, se prenant sous le bras, allèrent se promener dans les charmilles. Là, en côtoyant lentement ces lambris de feuillage, Adrienne et Isabelle racontèrent à Charlotte le commencement de l'histoire d'Azuma.

De leur côté, Casimir et Hypolite, en revenant de chez un paysan où M. Albert les avait envoyés pour quelque affaire, s'entretenaient des agrémens de la campagne.

— De quelle liberté on jouit ici ! disait Hypolite. Veut-on courir? les chemins ne sont point encombrés de voitures. Veut-on se reposer? partout on trouve de la verdure et de l'ombre. A quelque heure que l'envie nous prenne de sortir, la promenade est à la porte.

CASIMIR.

Ajoute à cela l'agrément d'aller tout seul, de n'être point obligé d'attendre que quelqu'un ait le loisir de nous suivre, de n'être point contraint de changer d'habit, de se garder de la boue, et mille autres petits désagrémens qu'il nous fallait essuyer à Bordeaux.

HYPOLITE.

Encore pour prix de tant d'ennuis n'avions-nous guère de plaisir dans nos promenades. Les courses à la campagne étaient rares; il fallait se contenter du jardin public et des allées de Tourny.

CASIMIR.

N'en dis pas de mal, Hypolite; nous y avons ri de bon cœur. Te souviens-tu de ce vieil avare de la rue des Loups, qui se promenait tous les dimanches dans le jardin public?

HYPOLITE.

Celui qui s'était fait un habit d'une vieille tenture de tapisserie, et qui, par

la manière dont les dessins de cette tapisserie se trouvaient ajustés, semblait porter la tête de Méduse entre les deux épaules ?

CASIMIR.

Lui-même. Et ce petit monsieur, à peine aussi âgé que moi, qui portait des bottes, une montre avec une longue chaîne et de grosses breloques qui faisaient plus de bruit que la sonnette d'un mulet ; te rappelles-tu sa petite canne, sa grande jabotière et les regards de pitié qu'il jetait sur nos jeux, en se promenant gravement un gros livre à la main ?

HYPOLITE.

On disait de lui qu'il ressemblait au singe qui se croyait un homme, parce qu'il avait mis un chapeau sur sa tête.

CASIMIR.

Tu n'as pas oublié non plus mademoiselle Aspasie, cette fille si bruyante, si décidée, si remplie de son mérite ; qui s'indignait de ce que les demoiselles ne

pouvaient pas devenir des magistrats, et qui foula un jour aux pieds l'histoire de France, parce que les femmes ne sont pas héritières de cette couronne ?

HYPOLITE.

Oh ! tu n'en finiras pas avec tes souvenirs.

CASIMIR.

C'est que rien n'est plus agréable que la vue de ces originaux, et quand je pense à cela je suis près de donner quelques regrets au jardin public. Ici de quoi peut-on rire ? Les paysans ne sont gauches qu'à la ville. C'est là qu'il faut les voir, ébahis de tout ce qu'ils rencontrent, marcher le nez en l'air en faisant les exclamations les plus plaisantes du monde. Au milieu de leurs champs ils paraissent à leur aise, et leurs façons toutes simples ne donnent pas la moindre envie de rire.

HYPOLITE.

Tu aimes furieusement à rire aux dépens des autres ! Ne te souvient-il plus,

à toi qui as tant de souvenirs, de notre aventure avec M. Silvère? Elle ne fut pas très honorable pour nous, ce me semble, et je promets bien, quant à moi, de ne l'oublier de ma vie. Il me suffirait d'y penser pour perdre l'envie de rire dans l'occasion la plus plaisante du monde.

CASIMIR.

Je ne l'ai pas oubliée non plus, et je me garderai bien une autre fois de me moquer ouvertement des personnes. Je ne veux que m'amuser tout bas de leurs ridicules.

HYPOLITE.

J'ai ouï dire que l'amour-propre a l'oreille fine, et que la critique ne saurait s'exercer si bas qu'elle n'en soit entendue.

— Qu'est-ce donc que j'aperçois là-bas dans ce chemin? s'écria Casimir; n'est-ce pas une charrette de foin renversée? Hypolite, voyons à qui sera le plus tôt dessus. Une, deux, trois, partons.

Il dit, et les voilà qui courent tout d'un trait jusque sur le foin, où ils arrivèrent

ensemble. La charrette n'était pas renversée, mais une de ses roues se trouvait enfoncée dans une ornière très profonde. Les deux frères grimpèrent en riant sur l'endroit le plus élevé. Là Casimir, qui aimait beaucoup les citations, répéta à haute voix ces vers du fabuliste :

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé! Le pauvre homme était loin
De tout humain secours; c'était à la campagne,
Dans un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage;
Dieu nous préserve du voyage!

Aussitôt après cette petite déclamation, qu'il avait récitée sans faute contre son ordinaire, il se mit à se laisser glisser jusqu'en bas du foin. Hypolite l'imita. Ce jeu renouvelé vingt fois éparpilla le foin de tous côtés, et il y en avait autant autour de la charretre que dedans, lorsque le jeune paysan, qui en était le conducteur,

arriva avec les secours qu'il était allé chercher. N'osant se venger sur les petits-fils de M. Léopold, le pauvre garçon se mit à pleurer. Il était domestique d'un maître fort colère; il craignait d'en être battu, non-seulement pour l'accident arrivé à sa voiture, mais encore pour le temps qu'il allait passer à ramasser son foin. Casimir et Hypolite, qui commençaient à entendre et même à parler assez bien le patois du pays, étaient tout confus de ce qu'ils avaient fait.

Lorsque la charrette fut hors du mauvais chemin, le jeune paysan pria ses compagnons de lui aider aussi à recharger son foin; mais ceux-ci, qui avaient eux-mêmes des occupations urgentes, ne purent s'arrêter plus long-temps. Il n'en resta qu'un seul. Alors Casimir et Hypolite, désirant réparer, autant qu'il se pouvait, la faute qu'ils avaient commise, quittèrent leurs habits et se mirent à aider les deux paysans. Ils ramassaient avec des rateaux le foin que les autres mettaient avec des

fourches sur la charrette. Mais quelque peine qu'ils se fussent donnée, il en resta encore beaucoup au pied des buissons, et sur les bords d'un ruisseau qui traversait le chemin. Arrivés tout en sueur à la maison, les deux frères y racontèrent leur aventure.

— Voilà qui est fâcheux pour ce jeune paysan, dit M. Albert; car s'il est battu comme il le craignait, ce sera injustement et par votre faute. Avant de se permettre même un badinage, il est toujours nécessaire d'en calculer les suites.

M. Léopold, qui survint, s'étonna de ne point voir Alexis avec ses frères. Son absence durait depuis plusieurs heures; madame Albert en était fort inquiète. Elle allait et venait du jardin dans la cour, appelant son fils d'une voix tremblante, et pouvant à peine retenir les pleurs qui s'échappaient de ses yeux. Le soleil venait de se coucher, et l'inquiétude allait toujours croissant. On errait autour de la maison; on envoyait à Coaraze : personne

n'en savait de nouvelles. Enfin une petite fille vint dire qu'elle l'avait vu tout près de la maison d'un fermier voisin de M. Léopold. Quoiqu'on eût passé vingt fois auprès de cette maison, et que ses habitans n'eussent point aperçu Alexis, on dirigea de nouveau les recherches de ce côté.

Il y avait là un grand cerisier chargé des plus beaux fruits qu'il fût possible de voir. Alexis les avait remarqués depuis long-temps. Toutes les fois qu'il passait devant cet arbre, il s'arrêtait pour contempler les belles cerises. Ses yeux les dévoraient au défaut de sa bouche, car il ne pouvait y atteindre seulement du bout des doigts. Quelquefois en passant sous les branches, un mouvement presqu'involontaire le lui avait fait essayer; mais après quelques petits sauts inutiles, il s'en allait en soupirant, et en se disant à lui-même :

— Quand je pourrais y atteindre, je n'en mangerais certainement pas, car elles n'appartiennent ni à moi ni à mes parens.

Malgré ces bonnes réflexions, son désir croissait à mesure que les fruits acquerraient leur maturité. Un doux penchant le ramenait toujours vers l'arbre qui les portait. Il s'asseyait sous son ombre, et se repaissait du plaisir de les regarder. Le jour même de sa disparition il sortit aussitôt après le dîner, et au lieu de suivre ses sœurs dans les charmilles, ou ses frères chez le fermier, où les avait envoyés M. Albert, il dirigea ses pas du côté de sa promenade favorite Un paysan descendait du cerisier avec un panier plein de cerises qu'il venait de cueillir, et qu'il porta dans sa maison sans penser à òter l'échelle, et sans avoir remarqué Alexis. Alexis éprouva alors une forte tentation. Il était au pied de l'échelle; dans un instant il pouvait monter dans l'arbre, et goûter des belles cerises; mais si on le voyait, quelle honte pour lui! et si on ne le voyait pas, l'action n'en serait pas meilleure. — D'un autre côté, pensait-il, quand je me serai satisfait en mangeant

une douzaine de cerises, le maître de cet arbre en sera-t-il moins riche ? Quel tort peut lui faire une si petite quantité de fruits ? Les oiseaux lui en mangeront bien davantage, sans compter toutes celles qui tomberont piquées par les vers.

Alexis avait déjà le pied sur le premier échelon, lorsqu'une petite fille vint à passer. La rougeur couvrit à sa vue le visage d'Alexis; et dans la crainte qu'à son trouble elle ne devinât son projet, il se mit à courir brusquement après un papillon.

— O mon Dieu ! se dit Alexis lorsqu'il eut perdu de vue la petite fille, comme je me suis senti rougir en voyant cette jeune paysanne ! J'ai bien fait de me détourner, car elle aurait assurément deviné ce qui me faisait rougir ainsi. Peut-être l'aurait-elle dit au maître du cerisier, qui, à son tour, s'en serait plaint à mon grand-père; chacun m'aurait regardé comme un voleur. Je ferai mieux de m'en aller.... Mais quoi, sans manger une cerise ? Une

seule, c'est bien peu de chose! tout à l'heure j'en voulais une douzaine, c'est trop assurément; je serais content d'en cueillir une.....

Tout en disant cela, il montait dans l'échelle. Arrivé à la hauteur d'une branche, il jette un regard inquiet autour de lui, et cueille une cerise d'une main tremblante. Elle n'était pas assez mûre; à peine a-t-il essayé d'une seconde, qu'une troisième plus séduisante appelle ses yeux et sa main. D'échelons en échelons il arrive jusque dans l'arbre. Il venait de quitter l'échelle, lorsque le paysan sortit de sa maison, tenant à la main son panier de cerises couvert de feuilles de pampre. Il passa près du cerisier, et apercevant l'échelle :

— Vraiment, dit-il tout haut, jallais faire une belle chose de laisser là cette échelle; les voleurs en auraient bientôt profité.

Alexis se tenait immobile, et n'osait respirer de peur d'être entendu. Le paysan cacha son panier sous un buisson, em-

porta chez lui son échelle, et revint chercher son panier avec lequel il prit la route de Coaraze. Son départ permit à Alexis de respirer plus librement ; mais il ne lui en resta pas moins une terrible inquiétude. Comment descendre sans échelle d'un arbre si élevé ? En se laissant tomber, il courait risque de se tuer ou au moins de s'estropier ; en appelant du secours, il s'exposait à mourir de honte, car il faudrait bien dire pourquoi il se trouvait dans cet arbre. Oh ! combien il se repentait de son imprudence ! les cerises ne le tentaient plus, et il s'en fallait bien qu'il les trouvât dignes du prix qu'elles lui coûtaient. Le paysan repassa avec son panier vide. Alexis, en réfléchissant à cette dernière circonstance, se dit à lui-même :

— Serais-je assez malheureux pour que ce paysan ait porté son panier de cerises chez mon grand-père ? Si cela est ainsi, j'aurais pu en manger sans m'exposer à tout le chagrin qui m'arrive.

Vers le soir Alexis s'entendit appeler plusieurs fois, mais il n'osait répondre de peur d'être entendu du maître du cerisier qu'il apercevait en dehors de sa maison. Il espérait que le hasard ferait passer près de lui son père ou sa mère, et qu'avec leur secours il descendrait de l'arbre sans être vu. Cet espoir commençait à l'abandonner lorsqu'il découvrit madame Albert qui l'appelait en versant des larmes.

— Ne pleurez point, ma chère maman, lui dit Alexis, me voici tout près de vous. Venez m'aider à descendre ; mais surtout n'en dites rien à personne ; je vous expliquerai....

Alexis parlait en vain. Madame Albert, dans l'ivresse de sa joie, et sans faire attention au discours de son fils, cria de toute sa force qu'il était retrouvé. Au même instant toute la famille, Bibiane, Manuello, les maîtres du cerisier et plusieurs voisins entourèrent l'arbre. Les uns pleuraient de joie, tant leur crainte avait été vive ; les autres riaient de voir Alexis

perché sur cet arbre : tout le monde devina que la gourmandise l'y avait conduit. Alexis était aussi humilié qu'on peut l'être. On avait envoyé chercher l'échelle; il descendit sans rien dire, et sans oser lever les yeux sur personne.

— Vraiment, mon petit monsieur, lui disait le maître du cerisier, si vous m'eussiez dit que mes cerises vous faisaient envie, je vous en aurais porté plutôt à Coaraze; mais ne les trouvant pas assez mûres, j'avais toujours retardé jusqu'à aujourd'hui.

Alexis comprit par ces paroles qu'il avait deviné juste en voyant revenir le panier vide. Il soupira, et n'eut pas la force de remercier le paysan. Il marchait à côté de sa mère, les yeux baissés, le visage en feu. Arrivé à la maison, il alla s'asseoir dans un coin et pleura amèrement. Sa confusion était si grande, qu'il ne voulut point se mettre à table avec sa famille. On ne lui adressa ni reproches ni consolations; on le laissa sentir sa faute et s'en affliger. Manuello ayant apporté au

dessert une assiette des fatales cerises, M. Léopold appela Alexis.

— Mon ami, lui dit-il en les lui présentant, celles-ci ont un bien meilleur goût que celles de l'arbre.

— Hélas! je n'ai pas de peine à le croire, s'écria Alexis dont les larmes redoublèrent; mais je n'en mangerai pas, je vous assure. Quand je pense à tout ce qu'on va dire de moi à leur occasion, je ne puis même les voir sans chagrin.

M. LÉOPOLD.

Je suis bien aise que tu rougisses de ta faute, Alexis; mais comment n'as-tu pas fait ces réflexions avant de la commettre? Ignorais-tu que c'était mal faire?

ALEXIS.

Non, mon père; mais j'espérais le cacher.

M. LÉOPOLD.

Eh! comment espérer de cacher quelque chose à celui qui voit tout, et qui a la puissance de tout découvrir? Le plus faible

témoin t'aurait retenu dans le devoir, et tu ne craignais pas la présence de Dieu !

ALEXIS.

Il est vrai que je n'ai point osé monter dans l'arbre devant une petite fille qui a passé.

M. LÉOPOLD.

Cependant cette petite fille qui t'imposait si fort, eût peut-être été gagnée par une poignée de cerises, tandis que ce Dieu duquel tu ne redoutais rien a rassemblé pour ta punition les circonstances les plus accablantes. A peine es-tu dans l'arbre qu'on enlève l'échelle. Tu vois porter dans ta maison ces mêmes cerises qui te coûtent si cher, et dont tu jouis si mal. Les suites de ta longue absence réunissent une foule de témoins qui, sans cela, ne se seraient jamais doutés de ton aventure.

ADRIENNE.

J'aurais pensé, mon père, que toutes ces circonstances ne sont que l'ouvrage du hasard.

M. LÉOPOLD.

Est-il moins sage de les voir dirigées par la main de Dieu? Le hasard n'est qu'un mot fort insignifiant, au lieu que la Providence est toujours facile à concevoir. Elle conduit tout ce qui arrive, et les moindres choses ont un but qui, pour nous échapper quelquefois, n'en existe pas moins. La chute d'un de nos cheveux est un accident qui nous paraît de bien peu d'importance; cependant nous savons qu'il n'en tombe pas un seul sans la permission de Dieu.

M. ALBERT.

Rappelez-vous, mes chers enfans, ce que nous lisions ce matin dans l'histoire sacrée. Gédéon va par l'ordre de Dieu épier les discours d'un soldat madianite. Il entend raconter un songe dont l'interprétation est expliquée pour lui d'une manière favorable. Gédéon se prosterne devant Dieu, retourne à son camp et défait les ennemis de son peuple. L'écriture nous apprend que ce songe et son interprétation

venaient de l'Eternel; mais les Madianites qui se trouvaient là ne durent-ils pas les attribuer au hasard? Nous ne voyons la main de la Providence qu'en ce qui nous paraît extraordinaire, et nous mettons sur le compte du hasard les moyens simples qu'elle emploie pour parvenir à ses fins sans nous surprendre.

M. LÉOPOLD.

Sois assuré, mon cher Alexis, que c'est Dieu qui a permis que tu fusses aujourd'hui couvert de confusion, pour que tu te souvinsses de ta faute. Si elle était restée cachée, tu la commettrais peut-être dès demain d'une manière encore plus grave. A présent je suis bien certain que tu n'y retomberas jamais.

Alexis le promit du fond de son cœur. On ne crut pas devoir ajouter une punition à celle que la honte lui faisait déjà ressentir. Il resta donc après le souper pour écouter la fin de l'histoire d'Azuma, que M Léopold reprit en ces termes :

CHAPITRE VII.

SUITE DE L'HISTOIRE D'AZUMA.

L'incendie.

FALLOHÉ, la plus jeune des sœurs d'Azuma, était la seule confidente de ses chagrins. Il l'emmenait avec lui dans ses promenades solitaires, et l'entretenait sans cesse des tableaux magiques qu'enfantait son imagination. Fallohé ne pouvait ni les approuver ni les combattre à cause de son ignorance, puisqu'elle avait à peine deux ans lorsque Gélisco se retira dans la savane. Elle se contentait de les écouter avec complaisance, et de sourire quelquefois à ces tableaux imaginaires qu'elle ne comprenait point. La nature ne lui avait

point donné, comme à son frère, une imagination ardente et vagabonde. Elle ne cherchait à connaître ni ce qui s'était passé avant elle, ni ce que l'avenir lui préparait. Etrangère à toute passion, Fallohé vivait comme une fleur dont l'univers se borne au petit espace de terre qui l'a nourrie.

Azuma, au contraire, entraîné par une impatiente curiosité, brûlait de tout voir, de tout connaître. Il enviait le bonheur des oiseaux qu'il voyait s'élever au-dessus des montagnes; il les suivait des yeux dans leurs courses aériennes; et quand ses regards avaient cessé de les apercevoir, son esprit les allait retrouver encore dans des régions fantastiques. Au milieu de ses profondes rêveries, il conçoit le projet hardi de gravir un roc inaccessible que l'on voit sur le sommet d'une des trois montagnes, et dont la pointe élancée se perd dans les nuages. L'aigle seul avait osé y déposer son nid. Azuma se persuade que de là on doit découvrir un vaste horizon. Il saisit la main de sa sœur :

— Vois-tu ce roc? lui dit-il..... Mais aussitôt, craignant qu'elle n'avertisse ses parens du dessein périlleux qu'il médite, il s'arrête, et ne consent à s'expliquer qu'après avoir obtenu de Fallohé la promesse de ne point le trahir. Alors il reprend :

— Vois-tu ce roc? Je prétends le gravir. On doit voir de là toute la terre; je veux que mes yeux jouissent une fois d'un spectacle si nouveau. Puisqu'il y a d'autres hommes que nous, je veux les voir avant de mourir.

Effrayée de la hauteur de ce roc, Fallohé fit tous ses efforts pour détourner son frère de sa résolution. Elle lui en peignit tous les dangers; lui parla des tigres, des serpens, des précipices qu'il pouvait rencontrer sur sa route; elle lui fit écouter le bruit souterrain qui partait des flancs de la montagne : rien ne put ébranler Azuma. Fallohé le supplia de différer au moins son voyage jusqu'au lendemain, afin qu'elle pût lui donner quelques pro-

visions sans lesquelles il s'exposait à périr de faim et de soif sur ces rochers arides. Azuma se rendit cependant à cette sage observation. Sa sœur espérait que la nuit modérerait un peu cette ardeur extraordinaire qui le portait à braver les dangers et la mort ; elle se trompa. L'aurore vit Azuma, plus impatient que jamais, accuser Fallohé d'indolence, et la devancer du côté de la montagne. La pauvre fille, chargée d'un petit sac de peau qui contenait des gâteaux de maïs et une gourde pleine d'eau, le suivait en pleurant.

— Que dirai-je à mon père et à ma mère, s'écria-t-elle, lorsqu'ils voudront savoir ce que leur fils sera devenu ? Pourrai-je garder vis-à-vis d'eux un si cruel silence ?

— Ecoute, lui dit Azuma, si dans trois jours je ne suis pas revenu, je te relève de ta promesse, et tu diras à mon père ce que je t'ai confié ; mais d'ici là tu feindras de l'ignorer comme les autres. Adieu.

Il l'embrassa ; et sans écouter ni ses

prières, ni ses larmes, il commença à gravir la montagne. Ses flèches et le sac qui contenait ses provisions étaient attachés autour de lui; appuyé sur son arc, il montait péniblement à travers des pierres calcinées. Plus il s'élevait, plus la route devenait difficile, et bientôt il ne vit plus autour de lui que des précipices et des rochers d'une grandeur énorme, au milieu desquels il ne pouvait marcher sans s'aider de ses mains. Après des peines incroyables, il était parvenu aux deux tiers de la montagne; et loin de toucher au but qu'il désirait, il voyait encore des obstacles dont tout autre se serait entièrement découragé. Plus rapproché de l'aiguille, il vit qu'elle s'élevait jusqu'aux cieux, semblable à une tour énorme. Il paraissait impossible de la gravir; mais Azuma espérant qu'elle serait plus abordable d'un autre côté, prit une route oblique qui le conduisit à une masse hérissée de pierres saillantes. Il saisit une de ces pierres, et s'y cramponnait avec effort, lorsqu'elle se

détacha tout à coup de la masse dont elle faisait partie. Le malheureux Indien roule avec elle sur un autre rocher où elle resta heureusement suspendue. Azuma, qu'elle menaçait d'écraser dans sa chute, alla tomber presque perpendiculairement sur une touffe de roseaux, au bord d'un petit lac creusé dans le flanc de la montagne, du côté opposé à la savane. Froissé, meurtri, étourdi de sa chute, Azuma resta long-temps évanoui sur les roseaux. La fraîcheur du lieu le ranima enfin. Dès qu'il put rassembler ses idées, la connaissance de sa situation lui arracha des larmes. Le soleil était couché; la crainte de ne plus revoir sa famille s'empara de son cœur; mais bientôt, rappelant son courage, il voulut reconnaître avant la nuit le lieu où il était. C'est alors qu'il sentit les douleurs que lui causaient les plaies et les meurtrissures dont il était couvert. Il retomba deux fois sur les roseaux, jusqu'à ce que, saisissant une branche d'arbre qui avait été rompue par la violence des vents,

car son arc s'était brisé dans sa chute, il s'en fit un appui pour se soutenir. Il se traîna ainsi à quelques pas du lac, et se mit à observer le penchant de la montagne d'où il était tombé. Il remarqua avec joie qu'elle n'était pas aussi impraticable de ce côté que de l'autre, et qu'il pouvait encore espérer de revoir ses parens. Plus calme après cette découverte, il lava ses plaies dans l'eau du lac, et se trouvant soulagé par cette opération, il songea à allumer du feu pour se préserver des tigres. Son petit sac et ses flèches s'étaient détachés pendant sa chute ; il se trouvait sans armes et sans provisions. La baie acide du cyroyer, seul arbre qui croissait en ce lieu sauvage, servit à apaiser sa faim. Il fit ensuite un trou dans une branche de bois sec et y introduisit une autre petite branche, qu'il fit tourner vivement entre ses mains. Le frottement produisit bientôt de la fumée et des étincelles qui se communiquèrent au peu de feuilles sèches qu'il était parvenu à rassembler. Assis auprès

de ce feu, qu'il eut soin d'entretenir avec les branches résineuses du cyroyer, Azuma passa une nuit fort triste. Le jour vint éclaircir un peu ses idées en lui découvrant de nouveaux aspects. Il mesura des yeux le chemin rebutant qu'il lui fallait parcourir pour retourner dans la savane ; il ne vit qu'une chaîne de rochers noirs et presqu'à pic, tandis que le reste de la montagne à la plaine, du côté opposé, présentait une pente douce et facile. Des bocages, des prairies entrecoupées de ruisseaux, semblaient l'inviter à visiter d'aussi beaux lieux. La première route le ramenait pour jamais dans la savane solitaire, la seconde lui promettait mille objets agréables et nouveaux. — Au moins, se dit-il tout bas, avant de remonter cette énorme chaîne de rochers, descendons jusqu'à ces bocages charmans où j'entends le bruit des cascades. Peut-être y trouverai-je quelques fruits plus agréables que ceux du cyroyer.

Il dit, et retrouvant toute sa vigueur,

il descend le long d'un petit sentier formé par des torrens que l'été avait fait disparaître. Les rochers toujours noirs et stériles n'étaient pas, à beaucoup près, aussi rudes que ceux de la veille, et les vieilles ronces qui se croisaient autour d'eux parurent seules à Azuma difficiles à franchir. Insensiblement l'âpreté du chemin s'adoucit, une verdure agréable commença à tapisser le pied des rochers, et quelques cocotiers se montrèrent de distance en distance. Azuma, enchanté de cette dernière découverte, ôta la natte qui lui couvrait les épaules, et la remplit de noix de cocos, dont il fit provision. Conduit par le bruit d'une chute d'eau qui tombait avec fracas, il arriva sur les bords d'une cascade magnifique. Elle se précipitait en forme de colonne, du sommet d'un rocher deux fois plus haut que le sapin le plus élevé. Interrompue dans sa chute par une autre masse de rochers, elle s'étendait en nappe transparente, et se précipitait dans un vaste bassin. De là ses flots pressés fuyaient en

écumant à travers des débris de rochers entassés autour du bassin; des arbres et des lianes fleuries s'inclinaient vers cette cascade délicieuse. Azuma se reposa à sa fraîcheur; il mangea des ananas qui avaient mûri dans le voisinage, et but de l'eau de la cascade. Le soleil était au milieu de sa course; la chaleur, la fatigue et la privation de sommeil qu'il avait éprouvée se réunissant pour l'inviter au repos, il s'étendit sur l'herbe épaisse qui croissait en ce lieu, et s'endormit profondément. La nuit avait remplacé l'éclat du jour lorsqu'il ouvrit les yeux. Surpris et inquiet d'avoir dormi si long-temps, Azuma ne savait comment allumer du feu dans un endroit aussi humide. La cascade, en se précipitant, formait comme de la pluie dont le feuillage des arbres était continuellement arrosé. Azuma lui-même en était tout baigné. Il monta à la cime d'un mapas, dont la tige élevée, lisse et dégarnie de feuillage à sa partie inférieure, lui promettait un sûr asile pour la nuit. Il se plaça entre

deux fortes branches, et passant un de ses bras dans l'angle d'une autre plus élevée, il retomba de nouveau dans un paisible sommeil. Les sauts de quelques sapajous qui partageaient sa couche aérienne l'éveillèrent avant le lever du soleil. Il jeta les yeux sur la vaste campagne que dominait le mapas, et il lui sembla apercevoir des feux dans le lointain. Soït que le soleil levant brillât dans quelques lacs, soit qu'en effet ce fût ce qu'il supposait, Azuma pensa que ces feux annonçaient des hommes; et quoiqu'il lui fût bien difficile de savoir par où s'en approcher, il en forma le projet.

— Encore une journée de marche, s'écria-t-il, et je retourne satisfait auprès de mes parens.

Après avoir examiné attentivement la direction dans laquelle se trouvaient ces prétendus feux, il descend du mapas, mange à la hâte quelques fruits, et se remet courageusement en route. Le sommeil qu'il avait pris, l'espérance dont il était

animé, concouraient à lui rendre son voyage délicieux. Il ne sentait plus aucune douleur ; et si sa conscience lui reprochait l'abandon qu'il avait fait de sa famille, il chassait aussitôt cette importune idée en se répétant :

J'irai bientôt les consoler.

Une foule d'oiseaux parés des plus riches couleurs, et qui lui étaient inconnus, en voltigeant autour de lui, le frappaient d'admiration; à l'exception des hoccos (1), des corbeaux et des troupiales qui venaient piller leurs champs de maïs, les oiseaux s'exposaient rarement à traverser les montagnes arides de la savane. Azuma n'a-

---

(1) Le hocco est un oiseau de la grosseur d'un dindon, assez communément, bon à manger comme lui, et facile à élever en domesticité, quoique, dans son état sauvage, il se tienne dans les lieux les plus solitaires.

La troupiale, de la taille du merle, paraît avoir, dans ses mœurs, du rapport avec l'étourneau.

vait jamais vu le tronite, dont le plumage est peint de mille couleurs, ni le pape, encore plus magnifique, qui doit son nom à une espèce de camail violet qui lui orne la tête et le cou ; une belle couleur de feu domine sur le reste du corps de cet oiseau, où se font remarquer par intervalles des nuances de vert, de bleu et de violet. Cette parure n'est pas l'ouvrage d'un jour, la nature met trois ans à l'achever. Les jeunes papes sont modestement vêtus de brun et de bleu pendant leurs deux premières années. Une troupe de jaseurs prit son vol aux pieds d'Azuma, et alla se reposer assez près de lui pour qu'il pût remarquer leurs yeux qui brillent comme des rubis sur un fond noir, et le luxe de leur panache qu'ils étalent avec orgueil ; un beau plumage n'est pas le seul mérite de ces oiseaux. Ils sont doux, sociables et susceptibles d'une vive tendresse, de mâle à mâle, de femelle à femelle ; ils se caressent, ils se donnent mutuellement à manger, et se plaisent à vivre ensemble. Té-

moin de leur accord intéressant, Azuma oubliait de poursuivre sa route, quand tout à coup des sons mélodieux attirent toute son attention. Il fait quelques pas, et cherche à découvrir parmi ces oiseaux, dont le plumage est éblouissant, le gosier enchanteur d'où partent ces sons admirables; mais la nature, sage dispensatrice de ses dons, les avait accordés à un chantre obscur, qu'Azuma n'aurait point remarqué s'il ne s'était fait entendre. Cet oiseau, comme emporté par un délire poétique, accompagne ses chants d'actions analogues à ce qu'ils expriment. On le voit d'abord s'élever doucement en préludant toujours, planer un instant sur l'arbre d'où il est parti, et retomber sur la même branche; ensuite prenant un mouvement plus vif, il exécute des roulemens pleins de précision et de légèreté, en décrivant dans l'air des cercles et des détours continuels, en montant et descendant sans cesse, sans jamais s'éloigner de son arbre. Du battement précipité de ses

ailes, il accompagne une longue période de cadences parfaites; l'instant d'après il fait retentir les bois d'une voix pleine et sonore, dont les accens soutenus s'affaiblissent par degrés, et s'éteignent doucement comme le jour sous le manteau de la nuit. Son vol, toujours fidèle imitateur de ses chants, s'adoucit dans la même proportion ; il plane avec une lenteur toujours croissante ; ses mouvemens deviennent si moelleux, qu'il semble immobile et comme suspendu dans les nuages.

— Voilà un oiseau admirable ! s'écria Adrienne ; c'est sans doute le rossignol du Nouveau-Monde.

— Il est vrai, reprit M. Léopold, qu'aucun autre oiseau de ces contrées ne peut lui disputer le prix du chant. Il est rare que leur voix réponde à la beauté de leur plumage; mais si l'on en croit la description des naturalistes, notre rossignol lui-même perdrait sa renommée à côté du moqueur. C'est ainsi qu'on appelle cet oiseau surprenant, parce qu'il se plait

aussi à contrefaire le chant des autres oiseaux. On lui donne encore le nom de *polyglotte*, mot qui exprime la variété de ses chants, et les Mexicains le désignaient, pour la même raison, par un nom qui, dans leur langage, signifie quatre cents langues.

Azuma marchait d'enchantemens en enchantemens ; soit qu'il portât ses regards sur le feuillage des arbres, soit qu'il les laissât errer sur la terre, des objets agréables les arrêtaient de toutes parts. Tantôt il admirait sur les rameaux épineux d'un abrisseau fort élevé, une fleur si belle qu'elle porte le nom de fleur de paradis. Ses pétales couleur de feu et bordés de jaune, forment des roses le long d'un bel épi. Tantôt il s'arrêtait pour cueillir la cardinale, presqu'aussi brillante et plus modestement placée ; des lianes (1), char-

---

(1) Les lianes sont des plantes sarmenteuses fort communes dans le nouveau continent, où

gées de fleurs, et parvenues aux sommets des plus grands arbres, avaient laissé retomber à terre l'extrémité de leurs rameaux, qui, ayant pris racine à leur tour, s'attachaient, comme leur mère, aux arbres du voisinage. Ces lianes, multipliées ainsi en tous sens, formaient comme des cordages de vaisseaux; leurs fleurs, les unes bleues, les autres rouges, blanches, jaunes, se balançaient avec grâce autour des branches hospitalières. Quelques unes de ces plantes sarmenteuses avaient si étroitement embrassé l'arbre qui les soutenait, qu'elles l'avaient étouffé. Privé de la vie, il s'était détruit peu à peu, le temps l'avait réduit en poussière. La liane, sans appui, mais assez forte pour pouvoir s'en passer, s'élevait encore sur le tombeau de son protecteur, trop juste symbole de

---

elles croissent avec une prodigieuse variété. Leurs tiges flexibles et bien préparées, fournissent d'excellens cordages.

l'ingratitude, et présentait à l'œil étonné du voyageur, l'image d'une colonne torse et à jour.

Ici M. Léopold s'arrêta pour écouter un bruit confus qui s'élevait dans la campagne; au même instant Manuello vint l'avertir qu'on voyait un grand feu du côté d'Ibos. On ouvrit les croisées, et on distingua alors clairement les cris de détresse que poussaient les malheureux incendiés. Le petit village où le feu paraissait avoir pris, se trouvait au sommet d'une montagne médiocrement élevée, et couverte en grande partie d'une forêt de sapins. La flamme pouvait les atteindre, et propager au loin ses effrayans ravages. M. Léopold résolut de se rendre sur les lieux mêmes, pour juger des besoins les plus pressans. M. Albert et Manuello se disposant à l'accompagner, Hypolite et Casimir demandèrent à les suivre. Madame Albert ne voulait pas d'abord y consentir; mais M. Albert lui ayant fait observer que ses fils étaient d'âge à porter

du secours à leurs semblables, elle cessa de s'y opposer, et se contenta, en les embrassant, de leur recommander d'être prudens pour l'amour d'elle.

Ils partirent tous les cinq, et arrivèrent au village qui n'était qu'à une demi-lieue de Coaraze. Trois chaumières étaient embrasées; le reste, sans de prompts secours, ne pouvait tarder de subir le même sort, et la flamme avançait toujours du côté de la forêt de sapins. Une foule de villageois, au lieu de remédier au désastre, l'augmentait encore par sa confusion. De toutes parts on entendait des cris, des clameurs; les uns jetaient des meubles au hasard, les autres demandaient de l'eau, beaucoup couraient sans savoir de quel côté diriger leurs pas; tous jugeaient que si l'incendie de la forêt avait lieu, plusieurs villages étaient menacés d'un pareil sort. La présence de M. Léopold vint ranimer le courage des plus abattus. Il commença par mettre de l'ordre dans les secours; une grande partie des villageois, rangés

à la file depuis une citerne pleine d'eau, jusqu'aux maisons, se passait des seaux avec rapidité; le reste, armé de cognées, abattait les sapins les plus voisins de l'incendie ; d'autres aidaient aux malheureux habitans du village à sauver ce qu'ils avaient de plus précieux.

Casimir et son frère se rangèrent de ce nombre. Ils portaient sur leur tête et sur leurs épaules de pesans fardeaux qu'ils confiaient ensuite à la garde de quelques vieillards choisis. On ne pouvait voir sans être ému de pitié, des mères à demi vêtues, emporter leurs enfans à travers les flammes, des vieillards infirmes tendre les bras et demander du secours. Le mugissement des animaux, victimes de ce désastre, en augmentait l'horreur.

Le vent s'étant enfin apaisé tout à coup, de six chaumières on réussit à en sauver deux, dont l'une n'avait été que légèrement endommagée. Une douzaine de sapins se trouvèrent abattus ; aucun habitant ne périt; mais deux vaches seulement

purent être arrachées aux flammes ; le reste du bétail était consumé. Les malheureux incendiés furent recueillis par les plus aisés de leurs voisins. Des familles en larmes s'éloignèrent, emportant leurs effets à demi brûlés. M. Léopold se chargea de la plus nombreuse. De pauvres petits enfans, encore tout effrayés, traînaient après eux, par la main, d'autres enfans plus jeunes, que le sommeil accablait. Casimir en conduisait deux, Hypolite soutenait les pas d'une femme vieille et infirme.

Madame Albert, ses filles, et la fidèle Bibiane, livrées à la plus vive inquiétude, n'avaient point quitté la fenêtre pendant tout le temps que dura l'incendie, dont elles observaient attentivement les progrès. De temps en temps elles priaient Dieu d'un commun accord qu'il eût pitié de ces malheureux. Elles reconnurent d'assez loin la voix de M. Léopold, qui revenait suivi du triste cortége. Madame Albert fit préparer à souper, se doutant bien

que son père ramenait avec lui une grande partie de ces infortunés. On alla au-devant d'eux avec des lanternes. Adrienne et Isabelle prirent dans leurs bras les deux enfans dont Casimir s'était chargé. Lorsqu'ils furent tous réunis dans la même salle, on eut sous les yeux un spectacle déchirant; la douleur, le sommeil et la lassitude accablaient cette triste famille. Les parens essayèrent de manger pour répondre à la bienveillance de madame Albert; mais les larmes abondantes qu'ils répandaient sans pouvoir les retenir, les en empêchaient. On étendit de doubles matelas sur le plancher pour coucher ceux qui ne purent avoir un lit entier, et dès le lendemain M. Léopold envoya des ouvriers à ses frais, pour reconstruire la chaumière de cette malheureuse famille. Il la garda chez lui tant qu'elle n'eut point d'autre asile, lui fit l'avance d'une paire de bœufs pour le labourage, et ne la laissa point aller sans partager avec elle une partie du blé qu'il possédait.

Cet événement interrompit pendant quelques jours les amusemens des soirées. On ne pouvait s'occuper d'autre chose que de l'incendie et de ses suites ; mais lorsque M. Léopold eut pris de bienfaisantes mesures pour les réparer autant qu'il était possible, on se ressouvint d'Azuma qu'on avait laissé dans des routes charmantes et inconnues, et on pria M. Léopold d'achever les aventures de ce jeune Mexicain.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

